

N° 23 | OCTOBRE 2017

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



PRÉSIDENTE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET

JEAN-LOUP SEBAN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CLAUDE MISEUR

TRÉSORIER

CARINO BUCCIARELLI

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

ADMINISTRATEURS

DOMINIQUE AGUESSY

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

MICHEL CLIQUET

JACQUES DE DECKER

PHILIPPE LEUCKX

CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE-ANNE MAGNÈS

JEAN-POL MASSON

DANIEL SALVATORE SCHIFFER

COMMISSION DES LETTRES

DOMINIQUE AGUESSY

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

CARINO BUCCIARELLI

MARCEL DETIÈGE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

MICHEL JOIRET

PHILIPPE LEUCKX

CLAUDE MISEUR

Sommaire

Éditorial	3
Hommage à Paul Van Melle	4
Hommage à Marcel Bauwens	5
Un magistrat mal-aimé	6
Soirées des Lettres	10
Apéritifs des Poètes	25
Lectures	30
Actualités de nos membres	52
Agenda	55

Illustration de couverture : *Camille Lemonnier* par Alfred Stevens

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Relecture : Claude Miseur

Mise en page et recherches documentaires : Frédéric Vinclair

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Anne-Michèle Hamesse

Les écrivains sont des enfants. Ils partagent des jeux, des jeux de mots qu'ils appellent romans, nouvelles ou poésies.

Parfois, au lieu de jouer ensemble, ils se battent, s'envoient les mots à la figure, transforment les pages en arènes et leurs mots en flèches.

Certains échafaudent des essais, ou des récits historiques, parfois même ils font de la philosophie.

Ils inventent tous ces jeux pour se distraire du monde, pour tenter de l'oublier, de se tapir dans leurs bulles d'imaginaire, abris artificiels aussi indispensables que leur respiration.

Ils écrivent des livres remplis de mots et d'histoires.

Quand leurs histoires les amusent, ils pensent qu'elles risquent d'amuser aussi les lecteurs.

Au fond, ce sont des amuseurs, les écrivains. Ils s'amuse eux-mêmes.

Certains sont tristes ou plus intelligents que les autres ; alors ils redoublent d'humour, comme ces très tristes et très intelligents et superdrôles qui finissent par se suicider.

Ils créent de grandes œuvres, font date dans l'histoire, impriment des traces. On se souviendra d'eux après leur mort. Ils s'inscrivent dans la lignée des grands écrivains, qui font partie de notre patrimoine littéraire.

Même s'ils sont aussi rares que les gains au Lotto, ils rejoignent l'élite. Il y a peu d'élus, mais tous espèrent en faire partie.

Certains sont altruistes. Ils aident ceux qui doivent quitter la plage, abandonnant leurs travaux en cours, et achèvent des châteaux abandonnés aux marées, sachant que ces fragiles et éphémères constructions ne résisteront pas à la lune suivante. Les marées gagnent toujours.

Pourtant certains châteaux résistent, les plus solides d'entre eux défient les marées et le temps mais c'est pourtant, en fin de compte, le temps seul qui décide de leur longévité. Certains resteront dans les mémoires, enfin un peu plus longtemps que les autres, vite détruits et oubliés.

Je vous le disais, les marées gagnent toujours.

HOMMAGE À PAUL VAN MELLE

Philippe Leuckx



Paul Van Melle, qui vient de nous quitter, était né le 23 janvier 1926 à Schaerbeek.

Il tint jusqu'à la fin, à bout de bras, une revue mensuelle qu'il avait fondée en 1986, *L'Inédit nouveau*, un an après avoir créé le Groupe de Réflexion et d'Information littéraires (G.R.I.L.).

Le G.R.I.L. édita nombre de poètes au rang desquels il faut compter Patrick Devaux, Guy Beyns...

La revue, publiée sans discontinuer, compte aujourd'hui plus de deux cents livraisons où Paul Van Melle recensa, commenta, publia une série impressionnante de livres, de poètes et d'inédits d'auteurs francophones.

Cette revue, photocopiée, à la présentation plutôt rudimentaire, est au demeurant une mine de renseignements sur ce qu'est la production poétique des trente dernières années. L'éditeur, rédacteur, critique s'enthousiasma ou ne cacha guère ses réticences quand cela s'imposait : sa plume pouvait être féroce, terriblement critique à l'endroit de poètes ou d'auteurs qui ne valaient pas « tripette ».

L'abondant travail critique de Paul cacha bien entendu son propre travail de création, puisque dès 1951 il avait publié sous pseudonyme (Joël Galtier) un premier livre de poèmes : *Le sel de la terre*, qu'il réédita sous son vrai nom en 1987 (G.R.I.L.)

Il publia sous d'autres pseudonymes (Jacques Valdy, Paul Vallène) des essais et romans.

En tout cas, l'on peut lire de Paul une quinzaine d'ouvrages, essentiellement poétiques. *Le regard double* (éd. Du Soleil natal, 2002) en est l'un des derniers.

De la même génération que Renée Lemaitre, Emile Kesteman, Roger Foulon, Frédéric Kiesel, Roger Cantraine, Luc Norin et Marcel Hennart, il contribua comme eux à partager ses ferveurs, à commenter la poésie au fil des recueils nouveaux.

Nous le remercions du travail fourni et de l'intense activité critique qu'il déploya en faveur de nos lettres belges.

Ce 16 juin 2017

HOMMAGE À MARCEL BAUWENS

Marcel Detiège



Marcel Bauwens est né à Saint-Josse-Ten-Noode le 6 mars 1928.

Licencié en journalisme de l'ULB, en 1952, il fut successivement journaliste au « Peuple » et au « Soir ». Maître de stage à l'ULB, puis à la VUB et l'ULg. Président de l'Association générale des journalistes professionnels (AGJPB). Fondateur du Conseil de déontologie de l'AGJPB, Administrateur du Club Richelieu-Littoral.

Il avait en outre été le chef de cabinet d'Edmond Leburton lorsque celui-ci était devenu le Premier Ministre wallon de

Belgique.

Écrivain, il avait publié des poèmes et des essais, notamment *La poésie en sens interdit*, *Album*, et reçu des prix : le prix de la Vallée des Baux, et du Gouvernement flamand pour des haïks-kaïks en dialecte bruxellois.

Peu de jours avant son décès, survenu à Ostende le 11 mai 2017, il avait eu encore le plaisir de recevoir le deuxième prix du concours organisé par la revue « Les Reflets » de l'Association royale des écrivains et artistes de Wallonie.

Malgré son grand âge, il était demeuré actif aux mouvements au sein du monde des Lettres belges, et ne refusait pas d'apporter sa caution aux innovations ou publications qui lui semblaient intéressantes. Il avait donné une préface pleine d'esprit au pamphlet *Le blason de l'éditeur*, publié par l'un de nos confrères sous le pseudonyme de Paul Serval.

Il sera resté jusqu'à son dernier souffle un écrivain pour qui l'écriture est la vie.

Marcel Detiège

Un magistrat mal aimé (et critique littéraire intempestif): Ernest Pinard

Qui était Ernest Pinard ? Le serviteur zélé et martyr consentant du devoir. Il voit le jour à Autun, le 1er octobre 1822, dans une famille d'hommes de loi. Son grand-père était avoué. Son père avocat. Il ne pouvait que suivre leurs brisées. À huit ans, son père meurt et il se retrouve sous l'autorité de sa mère. Femme pieuse, dotée d'une volonté de fer, d'un sens du devoir inaltérable, Ernest sera au moral son exacte reproduction : comme elle, il aura des convictions chrétiennes dont il teintera de rigueur ses réquisitoires. Car non sans avoir quelque peu hésité, jeune diplômé, il embrasse la magistrature debout. Son parent Oscar Pinard, avocat et membre du conseil de l'ordre lui a montré la voie : au Ministère public, il aurait à examiner, lui dit-il, des idées générales, tandis qu'au barreau sa vie serait encombrée des petites mesquineries de l'existence quotidienne. Sur cet avis contestable, il devient substitut à Tonnerre où sévit le choléra, qui a emporté le chef du parquet, et à qui il succède sans préparation. Il le fait, cependant, avec énergie, poursuit les officiers publics qui ont fui la ville, ordonne aux juges de paix de recevoir les testaments, aux secrétaires des hospices d'accueillir d'où qu'ils viennent les cholériques. D'aucuns trouvent qu'il fait preuve d'un peu bien de rigueur. Parfait ! C'est ce qu'il aime. Et il soulignera encore le trait. Il a une théorie : « Les premiers actes d'un débutant déterminent toujours la réputation qu'on lui fait ; les seconds actes ne comptent pas, l'impression est produite et elle reste. Il était donc entendu que j'étais un autoritaire très rigoureux. » Signalé favorablement en haut lieu, il est ensuite nommé substitut, puis procureur impérial au parquet de la cour d'appel de Paris où il tient tête aux ténors du barreau et notamment au célèbre Chaix d'Est Ange sur qui dans la succession Pescatore il aura le dessus. Voilà qui confirme ses qualités de juriste et d'orateur judiciaire. Mais si l'on apprécie les hommes de devoir, l'excès dans la conscience professionnelle de soi-même agace, irrite les plaideurs à la longue. On l'attend au tournant. On n'attendra pas longtemps.

Au début de 1857, la "Revue de Paris" publie les premiers chapitres de *Madame Bovary*, roman de Gustave Flaubert dont une scène attire l'attention de la censure officielle. On y voit Emma s'abandonnant à son amant dans un fiacre au galop. Voilà qui est intolérable. Plainte est lancée. L'affaire est fixée au 24 janvier 1857 devant la 6ème chambre du tribunal correctionnel de la Seine.

UN MAGISTRAT MAL-AIMÉ

Au banc du ministère public, Ernest Pinard. Au banc de la défense, Me Jules Senard, un vétéran du barreau. Ancien ministre, il possède un sens de la riposte qui lui permet bien des audaces. Jules Senard use d'une ficelle : il tente de prouver que cette description que fait Flaubert n'est pas une glorification du vice de luxure, mais au contraire une peinture morale n'ayant pour objet que de montrer à quelles extrémités l'on pouvait par une passion aveugle se laisser entraîner. Le réquisitoire d'Ernest Pinard est un modèle de tenue littéraire et atteste qu'il est lui-même un



Antoine Samuel Adam-Salomon, *Pinard en 1867*.

authentique écrivain. Mais la disproportion entre les frais de rhétorique dont il se montre prodigue et le fait reproché ne joue pas en sa faveur. On a cru voir se dessiner un sourire sur les lèvres du président Durbale. Le tribunal ne suivra pas le réquisitoire et le 7 février le jugement tombe : acquitté ! Il n'empêche ! L'auteur de *Madame Bovary* considérera toute sa vie Ernest Pinard comme son ennemi intime.

Quelque temps après, celui-ci doit requérir dans une autre affaire littéraire. Cette fois, c'est un poète de 37 ans qui comparait pour attentat aux lois protégeant la religion et la morale : Charles Baudelaire. La censure a épinglé 13 poèmes de son recueil *Les fleurs du mal*. C'est Chaix d'Est Ange qui le défend, non pas le père devenu procureur général impérial, mais son fils

Gustave, qui, à 25 ans, ne se hausse évidemment pas à la cheville de son pied. Ernest Pinard commence par ménager Baudelaire qu'il considère comme une nature inquiète et peu équilibrée, mais n'en recommande pas moins de lui donner un salutaire avertissement. Le tribunal interdira la publication de six poèmes et condamnera Baudelaire à 300 Fr d'amende, son éditeur Auguste Poulet-Malassis et l'imprimeur Eugène de Broise à 100Fr d'amende chacun. Ce ne sera qu'en 1946 que l'interdiction de publication des textes incriminés sera annulée par la cour de cassation suite à un pourvoi de la Société des gens de lettres. Mais contrairement à Flaubert, Baudelaire ne tiendra pas rigueur à Pinard de sa condamnation et lui enverra régulièrement de ses productions auxquelles Pinard restera indifférent.

Remarqué par Napoléon III, Ernest Pinard est nommé au conseil d'État. Il y préparera la loi sur la

révision des procès criminels ainsi que la loi sur la presse donnant compétence au tribunal correctionnel pour juger des délits de presse, lesquels étaient antérieurement de la compétence du pouvoir discrétionnaire du gouvernement. L'Empereur est enchanté de son conseiller. Il le nomme ministre de l'Intérieur, un département important mais pour la gestion duquel il faut faire preuve de sens politique, ce qui n'est pas le fort d'un Ernest Pinard. L'affaire Baudin, en ridiculisant la police, va fragiliser le pouvoir de Napoléon III. Baudin était un député de l'Assemblée législative tué sur une barricade lors de la révolte contre le coup d'État du prince Louis-Napoléon. C'était le 3 décembre 1851. Inhumé au cimetière de Montmartre, le bruit court dans Paris que, 17 ans après, l'opposition s'apprête à en célébrer le souvenir. Afin de prévenir la survenance de troubles, Pinard mobilise la police parisienne, fait encercler le cimetière de Montmartre, d'où ne sortent que quelques personnes inoffensives venues se recueillir sur les tombes de leurs proches. C'est un grand éclat de rire dans tout Paris. Il faut, pense le peuple, que Napoléon III soit aux abois pour en venir à un tel déploiement de forces de police pour une simple rumeur. L'Empereur en est agacé et désire se séparer d'un ministre de l'Intérieur discrédité, d'autant plus qu'un autre bruit court suivant lequel le ministre Pinard se montrerait empressé auprès des dames et leur enverrait d'assaisonnés poulets. La rumeur en parvient à Flaubert qui exulte : « C'est « hénaurme », mon censeur pris en flagrant délit d'écrits pornographiques ». Aucune preuve ne sera jamais mise au jour, mais d'aucuns en accèdent la rumeur sur fond d'un très ténu faisceau de minces présomptions. Pauvre Pinard accusé d'actes qu'il n'a pas commis, d'intentions qu'il n'a jamais eues. Aujourd'hui encore la postérité veut croire à une justice immanente. Le ministre Pinard démissionne et songe à se faire élire député dans l'arrondissement de Cambrai. Les événements se précipitent. Suite à une fausse manœuvre de Napoléon III, celui-ci est amené à déclarer la guerre à la Prusse. C'est ce que Bismarck attendait. Il envahit l'Alsace et bientôt assiège Paris en proie à des luttes entre partis. Le corps législatif est convoqué en urgence et Jules Favre prononce la déchéance de Louis-Napoléon Bonaparte. Seul Pinard, homme de devoir jusqu'au bout, ose protester : « Nous ne pouvons prendre des mesures provisoires, nous ne pouvons pas prononcer la déchéance ». Décontenancé, le président de séance ajourne la délibération.

Pinard se réfugie à Autun et s'active dans la défense de sa ville natale contre Garibaldi, héros de l'indépendance et de l'unité italienne, qui s'est mis au service de la république. Garibaldi pénètre dans Autun et met Pinard, accusé faussement d'intelligence avec les Prussiens, aux arrêts. De sa prison, il fait agir toutes ses connaissances en sa faveur. À peine libéré, il repique à la politique, participe aux élections régionales, se fait élire conseiller général d'Issy-l'Évêque, et décide de s'inscrire au barreau. Avocat, il s'illustre dans des affaires plus ou moins importantes. Mais il n'a

UN MAGISTRAT MAL-AIMÉ

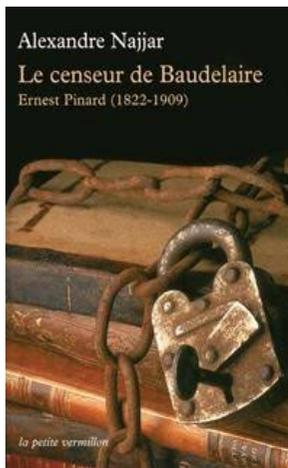
plus l'énergie de la jeunesse. Et le sort s'acharne sur lui. Après sa mère qu'il vénérât, il perd sa sœur et successivement sa fille, son fils, son gendre. Seul et sans descendance, il s'attèle à la rédaction de ses Mémoires, et s'éteint à Bourg-en-Bresse le 12 septembre 1909.

Telle fut la vie à la fois banale et singulière d'Ernest Pinard, dont la figure n'aurait pas mérité de sortir de l'ombre, s'il n'avait été l'adversaire au palais de Flaubert et de Baudelaire.

Ouvrage consulté : *Le censeur de Baudelaire*, par Alexandre Najjar, avocat, responsable du supplément « *L'Orient littéraire* », et Prix Méditerranée 2009. Préface de Philippe Séghin. Éditions La Table ronde, col. La Petite Vermillon.



Page de titre de la première édition des *Fleurs du mal*.



Marcel Detiège

Soirée des Lettres du 19 avril 2017

Le premier orateur annoncé, Michel Cliquet, qui se proposait de présenter en début de soirée Claude Donnay, n'étant pas arrivé à l'heure marquée, la séance commence par Bob Boutique, présenté par Alain Magerotte.

Alain Magerotte n'est pas écrivain, mais un amateur éclairé. Fonctionnaire à la Fédération Wallonie-Bruxelles, il n'est point affligé de cet air confit des bureaucrates trop conscients de leur pouvoir. C'est un homme charmant, au sourire malicieux. Au physique, il est bâti en lutteur de foire, et marche en balançant les épaules. En revanche, Bob Boutique fait songer au cher et menu Marcel Thiry. Petit, mais bien proportionné, le haut du crâne dégarni, il offre à la vue le visage d'un ancien beau jeune homme. Il connaît son monde. Il se répand d'abordée en remerciements pour sa marraine de Lettres, notre présidente Anne-Michèle Hamesse, qui l'a introduit dans notre Compagnie. Ses compliments sont si abondants et insistants, que l'objet de son culte s'en irrite gentiment. Bob Boutique est adorable : il n'en revient pas de se trouver à la table de conférencier, lui qui, il y a sept ans encore, était dans le public. C'est un homme heureux. Tout lui a réussi : libraire, jusqu'il y a peu, il a fermé boutique... allions-nous dire, pris sa retraite, fortune faite. Il ne l'a pas exprimé en ces termes, afin de ne pas exciter la concupiscence publique, mais c'est tout un. Entiché d'informatique, il a fondé « Actu TV », dont il est directeur : « une heure et demie consacrée à la littérature et aux arts associés », précise Alain Magerotte, qui lit son texte de présentation, avec la vélocité d'un potache pressé d'arriver au bout de sa phrase. Nos orateurs « ad usum amicorum », feraient sagement de s'inspirer de ce que l'on voit dans nos parlements : des Représentants lisant, au haut de la tribune, leur texte sans hâte, en tentant de faire accroire qu'ils improvisent...

Mais revenons à Bob Boutique : commerçant heureux, homme de média comblé, auteur-compositeur de chansons, chanteur lui-même, tout lui est zéphyr. Un jour, il décide de se faire écrivain, et c'est avec le même succès. Il commence par écrire des contes bizarres frottés de fantastique – une marque de fabrique de la littérature française de Belgique, – et il soulève le même enthousiasme. Il passe au roman, écrit *Les dix petites négresses* par analogie avec les *Dix petits nègres* d'Agatha Christie. Il met en scène dix femmes ressemblant étrangement à Barbara Y. Flamand, Silvana Minchella, Carine-Laure Desguin, Edmée de Xhavée, notamment, auteur(e)s et membres de l'AEB. En 2015, il publie un roman fleuve : *2041*. À présent, voici *Chaos* (éd. Chloé

SOIRÉES DES LETTRES

des Lys), un roman de 500 pages. Quelle horreur, pour nous qui ne dépassons guère les quatre-vingt pages, et trouvons cela déjà « hénaurme »... Nous ne saurons pas grand-chose de ce dernier roman, si ce n'est qu'il se passe au Yémen et que le thème en est les religions chrétienne et musulmane. On y retrouve, précise Alain Magerotte, les deux héros de 2041, Johan Verdrist, dit le Bouledogue, et Lieve Moed... On aurait aimé entendre lire quelques extraits de ce roman, mais l'auteur n'a pas même apporté un seul exemplaire de son livre. Les honneurs lui suffisent : « Honos alit artes »...

Bob Boutique est doué d'une imagination débordante : une idée par jour, précise-t-il, ce qui nous fait souvenir de Paul Valéry rencontrant Einstein, et s'étonnant qu'il ne portât pas sur lui un petit carnet pour y consigner ses idées. Et Einstein de répondre : « Oh, vous savez, les idées, on en a deux ou trois dans une vie »...

Bob Boutique est plus heureux encore que nous ne l'avons dit : il a épousé une jeune femme, et ne cache pas son bonheur. Il s'en coiffe comme un conquérant ferait une couronne de laurier. C'est beau, un homme heureux. Cependant, il n'est pas indemne d'angoisse : comme le héros de son roman, il ne voudrait point finir sur une chaise roulante que pousserait sa jeune épouse. Ce serait pourtant bien saisissant pour un auteur comme lui de thrillers. Au reste, ce serait très littéraire : on se souvient « a contrario » d'un René de Chateaubriand à genoux au chevet de Mme Récamier, et l'assistant, malade, dans ses derniers moments... La vie est un roman... il n'y a plus qu'à l'écrire...

*

Enfin, Michel Cliquet, vint, retardé par un incident sur la ligne de chemin de fer : le suicide d'un quidam. C'est un événement, cela, et que la presse relègue à la rubrique des faits divers. Et pourtant le suicide est le comble de la résilience. Car c'est dire, non ! Non, je ne veux plus jouer ma partie dans cette farce absurde que nous ont imposée nos parents. Ou bien encore : non, l'être que j'aimais le plus n'étant plus là, je ne veux point jouir davantage d'un monde qui sans lui m'est aussi étranger qu'au jour de ma naissance (1). Ce serait un bon commencement de roman existentialiste. Mais Michel Cliquet est un homme charmant, il ne veut pas « plomber » l'atmosphère, comme l'on dit. Il s'excuse d'un retard indépendant de sa volonté, et choisit de faire de l'humour noir : « Décidément, dit-il, les suicidés n'ont aucun égard pour l'AEB ». Ce mot restera...

Michel Cliquet est très reconnaissable dans une assemblée. De haute taille, mince, avec ses moustaches, sa barbiche fricotante, ses cheveux poivre et sel, qu'il porte habituellement serrés

(1) « Mallarmé, bien avant Camus, a senti que le suicide est la question originelle que l'homme doit se poser ». *Mallarmé, la*

lucidité et sa face d'ombre par Jean-Paul Sartre (éd. Gallimard).

dans la nuque par un catogan, il serait la parfaite réincarnation de Buffalo Bill n'étaient ses petites lunettes rondes à la Béria. Aujourd'hui, il a délié ses cheveux qui lui font comme un nimbe, un halo, et le rendent très christique. Il est bien connu des membres de l'AEB. Poète abondant, il a fondé les éditions de « l'Acanthe », et la « Poémathèque Henri Falaise ».

Sans hâte, il nous présente à mi-voix Claude Donnay qui, originaire de Ciney, habite à Dréhance, tout près de Dinant, où nous avons nous-même connu entre la Lesse et la Meuse, quelques-unes des plus belles années de notre vie. Il a collaboré à la revue « Reg Art » de la regrettée Mimi Kinet, et il anime la revue « Bleu d'encre ». Il est l'auteur d'une vingtaine de recueils. Grand lecteur de William Burroughs, Allen Ginsberg, Lawrence Ferlinghetti, Richard Brautigan, il nous revient aujourd'hui avec un premier roman *La route des cendres* (éd. M.E.O.). Claude Donnay n'a plus vingt ans, et pourtant il fait jeune. Sans doute est-ce par son contact permanent avec la jeunesse, qu'il rencontre en ses attributions de professeur de français, dans une institution technique de Dinant, qu'il a gardé une apparence si jeune et un ton si enthousiaste.

La route des cendres, dit Michel Cliquet, est un récit itinérant dans lequel on retrouve l'art poétique de l'auteur, des métaphores en salves, une libération allègre du verbe, des rafales successives d'images et une phraséologie à tiroirs.

Comment Claude Donnay est-il passé de la poésie au roman ? Par hasard. Et grâce à sa maman lectrice du magazine « Femmes d'aujourd'hui ». Un jour, l'envie lui vint d'envoyer une nouvelle à ces dames, qui l'acceptèrent avec empressement, et lui en demandèrent d'autres. Il en écrivit ainsi une vingtaine qu'elles lui achetèrent à prix d'or. Joli commencement ! Il est donc passé de la nouvelle, qui traite une anecdote, au roman qui fonde sur une succession d'épisodes, tout naturellement.

Cependant que Claude Donnay contait avec enjouement sa bonne fortune littéraire, le vieux lecteur de littérature française que nous sommes songeait au parfait écrivain qu'était Élémer Bourges, de l'Académie Goncourt, et qui sur ses vieux jours, se désolait doucement qu'aucune revue n'eût jamais rendu compte de ses livres, et qu'aucun journal ne lui eût proposé une tribune. Il terminait en disant de cet humour français inimitable : « Je suis un sculpteur de navets ! »

Michel Cliquet, soudain, interpelle l'éditeur de Claude Donnay, qui se trouve dans le public. C'est Gérard Adam, écrivain renommé, et lui demande ce qui lui a plu dans le roman *La route des cendres*. Celui-ci répond : c'était qu'il fût meilleur que les autres ». Il n'empêche, le premier jet ne le satisfaisant pas tout à fait, il le lui fit retravailler, et moins de trois mois après, Claude Donnay lui apportait un manuscrit parfait à ses yeux. Ce qui lui a plu ? Le besoin de fuite, qu'il a connu lui-même, pour aller trouver autre chose autre part.

C'est exactement la définition de l'ennui. On vient au monde, et l'on se trouve devant un vaste espace qu'il faut remplir, comme l'on peut, afin qu'il ne soit pas dit que l'on a donné sa vie pour rien. Et l'on remplit cet espace de différentes choses, que l'on abandonne pour d'autres, et ainsi de suite. S'il n'y avait l'ennui, nous demeurerions couchés tout le jour et toute la nuit, dans notre lit. L'ennui est le moteur de la vie.

Le roman de Claude Donnay serait-il, finalement, le roman de l'ennui ? Le moins du monde ! Pour l'auteur et son éditeur, il ne faut pas chercher dans ce roman de messages philosophiques.

Et Michel Cliquet d'ajouter : « C'est une succession de tableaux et de scènes dont les personnages divers et variés offrent tous les aspects possible des amours véritables que le héros a manqués dans sa vie, tous les aspects de l'amour qui ont marqué l'héroïne et l'ont conduite à son désespoir. »

Des extraits furent lus par Michel Cliquet, d'un ton si intimiste que les paroles s'étouffaient dans sa barbe, sans franchir le premier rang des auditeurs, qui tendaient l'oreille, la main en cornet.

*

Voilà un reproche que l'on ne saurait faire à Évelyne Wilwerth. Elle possède une élocution de prima dona, et lorsqu'elle lit ses textes, on se croirait au théâtre. Elle dessine ses personnages de ses belles et longues mains, exprime leurs sentiments d'une voix claire qui se fait entendre de tout le monde. Elle mime les attitudes, les caresses, reproduit leurs interrogations, relance leurs interjections ; et l'entendant parler on la voit écrire, à toute petites touches, d'un style haché, avec des sourires convenus, des silences de théâtre.

Évelyne Wilwerth est une belle femme, blonde, aux tenues colorées, aux yeux pétillants d'intelligence, et, court vêtue, elle est légère, si légère, qu'il semble qu'un fil invisible la retienne de s'élever jusqu'au plafond.

Elle est née à Spa. Licenciée en philologie et agrégée, elle a enseigné le français pendant neuf ans. Puis elle a quitté l'enseignement pour se consacrer à son Art toute entière. Elle a vécu à Paris, en Provence, où elle a connu, avec son compagnon peintre, la vie de bohème. C'est grâce au théâtre qu'elle a connu la notoriété. Sa pièce *Hortense, ta pétillance* a été jouée douze ans. Elle est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages.

C'est à Jean-Pol Masson qu'est revenu le privilège de présenter le dernier livre en date d'Évelyne Wilwerth, un roman : *N'oublions jamais les caresses* (éd. M.E.O.). M. Masson fait cet aveu de n'avoir jamais résisté aux caresses. Serait-il déplacé de dire qu'il n'est pas le seul ? On connaît cet ancien haut magistrat, fin lettré, fin de race, par la descendance épuisée des Montaigne et Montesquieu, attendu que de nos jours les magistrats ne lisent plus et n'écrivent plus de bouts

SOIRÉES DES LETTRES

rimés. Où sont les Raoul Ruttians, les Carlo Bronne, les Jean Mergeai ?... Cet esprit éminent se fait tout petit auprès de la pimpante Évelyne Wilwerth. Il a l'air de se dire, à lui-même, tout à coup : mais qui suis-je pour parler d'un auteur aussi abondant, et justement lauréat de prix enviés, quoique, aux dires de Jean Giraudoux, il n'y ait pas plus poète qu'un juriste. Quand Évelyne Wilwerth s'élançait, comme une jeune fille, vers la tribune, et se met à déclamer, il ne peut se retenir d'adresser des clins d'œil complices au public de cet air de dire : « Avais-je pas raison, voilà quelqu'un, n'est-ce pas ? »

Le nez dans le roman, un peu replié sur lui-même, il feuilletait l'ouvrage en tournant les pages de la droite vers la gauche et de la gauche vers la droite. Il fait souvenir de ces avocats émouchets, qui, sous les yeux du président du tribunal, guignant ses assesseurs avec un demi-sourire, cherchent fébrilement en farfouillant leur dossier cette sacrée citation introductive d'instance...

Enfin, lorsqu'il a rassemblé ses idées, car ne vous y trompez pas, c'est de la stratégie, Jean-Pol Masson analyse le roman d'Évelyne Wilwerth, comme ferait un professeur de français. Ce roman, dit-il, s'articule autour de la règle des trois unités. L'unité de temps : le roman commence à 14h 12 et se termine à 19h 09. C'est un roman très construit. L'unité de lieu : une place publique. Enfin l'unité d'action : une passion amoureuse entre Camberra et Lausanne. Ce roman abonde en scènes érotiques, où l'auteur excelle. Elle nous lit l'une d'elles : c'est le déshabillage d'une jeune femme suivant les didascalies de son amant. La lecture que nous en donne Évelyne Wilwerth est d'une lenteur étudiée, qui rend particulièrement éloquente l'atmosphère de ce huis clos lubrique : on croit entendre d'étouffés vagissements de volupté, on croit percevoir des œillades de demi-morte salace, l'on distingue jusqu'aux silences qui suivent les moments culminants, ou les précèdent...

Cette histoire d'amour est traversée par d'autres personnages, notamment un chien qui s'appelle Clébart et finit par s'appeler Corbillard. C'est un morceau de bravoure dans le genre de l'éloquence tendre. Et c'est irrésistible.

C'est par ce feu d'artifice d'esprit, d'inventions, de mimes, véritable leçon d'éducation oratoire, que se termine cette sympathique Soirée des Lettres.

Marcel Detiège

Soirée des Lettres du 17 mai 2017

C'était l'un des jours les plus chauds du mois de mai. La bigarrée Chaussée de Wavre cuisait sous le soleil de relevée. À la Maison des Écrivains, les hauts plafonds atténuaient la touffeur de la ville. Les dames étaient en corolles, et les messieurs en manche de chemises. Tout le monde semblait heureux. La présidente de l'AEB, Anne-Michèle Hamesse, fendait l'air toutes voiles dehors.

*

Le spectacle commença par la présentation de *L'hiver des prunelliers, une enfance à Soye* (éd. Mic Romania), ouvrage de Joseph Bodson qu'une version en wallon agrémente. Le présentateur était Michel Arnold, que nous avons bien connu lorsque nous habitions comme lui la Capitale de la Wallonie. Il était plus jeune, un peu fluet ; il taquinait la Muse. Les années ont passé. Il a pris de la bouteille, le visage s'est quelque peu empâté, mais le regard est demeuré souriant sous des lunettes rondes de potache attardé, et surtout l'élocution est restée



Photo: Mireille Dabée.

parfaite de l'enseignant à l'ancienne. Pas une hésitation, pas un remords, pas une surcharge ; mais un léger air d'humour amical pour l'auteur qu'il présente.

Celui-ci est un monument au physique comme au moral. C'est un bon géant, aux manières paternelles, doublé d'un écrivain de rare et haute culture.

Cependant il a cette délicatesse de n'en point faire ostentation.

Le visage, bien fait pour tenter le pinceau d'un peintre, il ressemble avec ses moustaches, sa barbe poivre et sel, ses lunettes qui chevauchent le nez comme des lorgnons, à Émile Zola ou Anton Tchekhov... Excusez du peu !

Président de l'Association royale des Écrivains de Wallonie, il dirige la revue « Les Reflets », et se produit comme conférencier en divers endroits du pays.

Par petites touches de questions pertinentes, Michel Arnold nous fait voir cet ouvrage comme un livre de souvenirs en vrac. C'est donc une enfance à Soye, petit village situé non loin de Franière, dont fut un temps le titre de gloire la célèbre Glacerie.

SOIRÉES DES LETTRES

Il ne faut point insister longtemps pour que Joseph Bodson nous livre, de chic, quelques anecdotes du temps passé. Au détour d'une description topographique, voici Ferdinand, le facteur : il pousse à pieds sa bécane sur le chemin montueux qui mène à son logis. Il ne dédaigne point un petit coup de rouge, et il n'est pas rare de le voir rentrer le soir en festonnant...

Voici la Florentine... Affectée d'un physique ingrat, elle possède en revanche une voix percutante. Lorsqu'elle chante à l'église, elle couvre tout son groupe. Croyante et pratiquante, elle n'est point si assurée de l'au-delà qu'il ne lui advienne des doutes. Alors, elle s'exclame : « S'il n'y a rien, nous n'aurons rien perdu. » Sagesse naïve, inspirée du défi de Blaise Pascal, qu'elle n'a évidemment point lu...

Il y a Monsieur le Curé, homme revêché, aux réflexions quelquefois acerbes, ce qui ne le rend ni abordable ni approchable.

Voici le grand-père du petit Joseph. Celui-ci est un enragé de lectures. Lorsqu'il sort de la réalité rêvée, et retrouve la grisaille des jours communs, il en veut à son entour de sa plate existence. Son humour devient redoutable. Il fait le vide dans la maisonnée, et terrorise sa pauvre femme. Mais il manifeste de l'indulgence à l'égard de son petit-fils, Joseph, enfant de chœur très facétieux. C'est de son grand-père que lui viendra son amour de la lecture, des livres, et de l'écriture, car l'on ne peut lire beaucoup sans écrire un peu.

Dans le village, la solidarité était fort en honneur, ce qui n'excluait point des inimitiés tenaces. Mais que ce fût par aménité ou détestation, on n'était en tout cas pas indifférent à son prochain.

Avons-nous dit que les villageois étaient polyvalents ? Par exemple, Ferdinand, le facteur, après sa journée, s'amusait à jouer au coiffeur pour quelques sous...

Un mot encore pour expliquer « l'hiver des prunelliers ». C'est un coup de froid, un renfort de l'hiver en plein mois de mai. C'est l'équivalent de nos saints de glace...

Des extraits de cette œuvre attachante furent lus avec talent et un rien d'humour attendri, par la charmante petite-fille de Joseph Bodson, Audrey Seeger.

*

La présentation suivante avait été confiée à Jean-Loup Seban, personnalité « incontournable » parmi les êtres de la Maison des Écrivains. Homme de vaste culture, grand universitaire, poète savant, il a choisi de vivre en son for dans le XVIIIème siècle. Et l'on peut dire, en effet, notre vie intérieure étant notre seule vraie vie, qu'il est le contemporain de Saint-Evremond et Parny, plus que de Bob Dylan...

Il présentait le dernier livre en date d'Agnès Sautois, une charmante personne, blonde, souriante, passionnée d'histoire et de littérature. Son roman, *La jeune fille au clavicorde* (éd. Dricot) est

l'histoire romancée de Sofonisba Anguissola, artiste peintre de la Renaissance italienne, dont ont été occultés l'œuvre et le nom, par une sorte de machisme qui sévissait à cette époque, et aujourd'hui encore, hélas, en de certains milieux artistiques. Elle est née à Crémone, en 1534, morte à Palerme, en 1625. C'est à son père qu'elle doit de s'être intéressée à la peinture. Ayant remarqué son coup de crayon, celui-ci lui fit connaître le maître Giorgio Vasari, qui l'a définie comme : « douée d'une application et d'une grâce supérieure à tout autre femme de son âge pour reproduire des dessins remarquables en copie ou d'après nature ».

Fort bien ! Mais c'est de la langue de carton, (nous préférons carton à langue de bois, parce que la langue sort et rentre plus aisément), et façon diplomatique de prier la jeune femme de demeurer en sa catégorie.



Photo: Mireille Dabée.

Cependant, elle persistera en elle-même, se perfectionnera, approchera même le grand Michel-Ange qu'elle initiera à l'art de l'autoportrait.

Portraitiste du roi d'Espagne, Philippe II, elle fera partie de la Cour de son épouse Élisabeth de Valois.

– Mais d'où est venue à Agnès Sautois, demande Jean-Loup Seban, la passion pour le roman historique ?

De son aïeul qui était fou de lectures et connaissait toute l'œuvre d'Alexandre Dumas.

L'on observera que notre éducation nous détermine plus que nous ne nous déterminons nous-mêmes dans le choix de notre vocation ; c'était le cas de Joseph Bodson et son grand-père, c'est également le cas d'Agnès Sautois et son père. Sans parler de l'héroïne de ce roman, Sofonisba, dont le père lui tint lieu, en quelque sorte de Pygmalion.

Jean-Loup Seban, bien calé sur son siège, offrait à la vue des spectateurs son profil le plus opulent d'épicurien, amoureux des beaux livres, de bonne chère et de bons cigares.

Il n'était point jusqu'au ton par lui adopté pour s'adresser « mezza voce » à Agnès Sautois, qui ne fit songer au ton d'un confesseur tout prêt à accorder son absolution à sa malicieuse pénitente.

Il commença de s'animer à l'évoqué des amours de Sofonisba pour son cadet de quinze ans, le bel Orazio.

Et sa voix de s'élever, s'enfler, et son inspiration devenir, si l'on peut dire « turgescente », pour cette malicieuse « cougar » avant la lettre...

Mais ce fut pour prendre sa défense de toute son énergie revitalisée.

Pourquoi, demande-t-il, est-il normal qu'un monsieur d'un certain âge épousât une jeune femme et

SOIRÉES DES LETTRES

non l'inverse ? Avait-on fait tant de tapage pour Donald Trump et Mélanie ?

Si nous avons osé, nous eussions répondu que c'est peut-être une question de psychologie ; que, les phantasmes ne s'usant que si l'on s'en sert, il est peut-être plus aisé pour un monsieur d'un certain âge de les regonfler auprès d'une nymphette, que dans les bras (... « Sed magis amica veritas »...) d'une femme d'un certain âge ? Encore que, moyennant quelques brins d'Hellébore, allions-nous dire, mais l'Hellébore est connue surtout pour ses vertus purgatives, plutôt qu'érotogènes...

N'en disons pas plus, ce serait trop...

Ce fut donc par ce subtil jeu de déduit que, pour le plus grand plaisir de son auditoire, l'on assista à la palingénésie du génie verbal enjoué de Jean-Loup Seban.

Cet entretien fut entrecoupé de lectures par la grande comédienne Marie-Claire Beyer, dont l'admirable voix profonde mit en évidence le beau texte d'Agnès Sautois.

*

Après cet entretien de salon, qui s'était prolongé au-delà du temps imparti à chaque orateur, la présentation par Philippe Leuckx du livre de Gaëtan Faucer, *Palindrome* (éd. L'Harmattan), vous avait, tout à coup, comme un air de joyeuse récréation. Cela était dû aux tempéraments à très peu près semblables du présentateur et de son modèle.

Deux personnalités vives, pétillantes de santé et d'expression, s'exprimant en lançant les bras de gauche et de droite, autant que par le truchement des mots et de la syntaxe.

Il arriva même que ces deux orateurs exubérants fissent un tel assaut de joyeusetés que ce rimbombo de paroles entraînaient de la confusion et rendit quasi impossible pour l'auditeur de suivre le fil des propos échangés.

Philippe Leuckx est un poète sensible. Membre du comité d'administration de l'AEB, ses articles dans « Nos Lettres » sont appréciés pour leur justesse et leur finesse d'analyse.

Pour Gaëtan Faucer, ce jeune premier pétulant s'intitule dramaturge. Nous qui fréquentâmes Marcel Achard, nous nous représentions un dramaturge sous de toutes autres espèces...

Gaëtan Faucer est l'auteur de nombreuses pièces jouées et primées, de nouvelles et d'essais, témoignant de la variété de ses centres d'intérêt.

Nous avons retenu de *Palindrome* que c'est l'histoire d'une jeune femme qui reçoit un manoir en héritage. Elle s'y installe, mais peu à peu, une présence mystérieuse se manifeste. « La réalité nous échappe, a écrit Anne-Michèle Hamesse dans le numéro de décembre 2016 de "Nos Lettres", et se remplace insidieusement par une autre, peuplée de fantômes, de secrets de famille et d'histoires inavouables ».

SOIRÉES DES LETTRES

Ce serait peu, s'il n'y avait la manière : « Un duo noir et fallacieux, des dialogues de sourds, et une violence cachée qui ne peut surgir qu'au bon moment » a écrit Philippe Leuckx dans le numéro d'avril de "Nos Lettres".

Gaëtan Faucer est un auteur dont les intercesseurs, (dans le sens de références), ne sont pas « pipette » : Sacha Guitry, pour qui l'anecdote comme toujours, (disait François Mauriac), est « moins que rien » ; Diderot, qui prétendait que les pièces doivent être écrites pour ceux qui les jouent et non pour ceux qui les regardent ; Marivaux, dont Voltaire a dit qu'il « pesait des œufs de mouche sur une toile d'araignée ». Voilà des auteurs de qualité qui détonnent quelque peu, en ce Gaëtan Faucer qui nous est apparu bien effervescent et



Photo: Anita De Meyer.

s'exprimant un peu trop par morceaux et tronçons, comme font au demeurant les « modernes » qui détestent enfile des phrases.

Mais il a suffi qu'Ariane Thymour, qui est une excellente comédienne, nous lise un extrait de *Palindrome* pour nous convaincre que Gaëtan Faucer fait grand tort à son œuvre en en parlant plutôt qu'en la donnant à voir ou à lire. Il mérite d'être jugé sur pièces.

On aurait aimé qu'Ariane Thymour nous lise d'autres extraits de *Palindrome*, tant l'avant-goût dont elle nous avait gratifiés, augurait de bien d'autres délices.

Il ne reste à Gaëtan Faucer que de monter sa pièce, et nous le lui promettons, nous irons de confiance l'applaudir.

*

La soirée se termina, comme d'habitude, par le vin d'honneur, occasion pour les participants d'échanger confraternellement sur leurs projets en cours.



Photo: Anita De Meyer.

Marcel Detiège

Soirée des Lettres du 21 juin 2017

La canicule n'avait pas découragé le public de venir ouïr, en la Maison des Écrivains, les dernières nouvelles de la Littérature française de Belgique. On avait sorti les éventails, et ceux-ci papillonnaient dans l'air...

*

La soirée s'ouvre sur une présentation du dernier roman en date de Martine Rouhart, *Proche lointain* (éd. Dricot). La présentatrice en est Isabelle Bielecki, poète, romancière, dramaturge, dont l'œuvre est traversée par les thèmes du déracinement, de la création et de la folie. Vêtue d'une robe aux beaux motifs chatoyants, elle semble avec sa mèche châtaine, tirant au roux, et retombant sur le front, ses lunettes derrière lesquelles pétillent des yeux malicieux, une préfète des études s'entretenant avec son élève, sagement assise à côté d'elle, et roulant de grands yeux à la fois attentifs et inquiets, comme quelqu'un qui se demande à quelle sauce elle va être mangée. Isabelle Bielecki est un très bienveillant intercesseur. Elle nous parle, tout d'abord, des précédents romans de Martine Rouhart, lesquels furent tous des succès, pour en venir au roman qui nous occupe, et dont le thème est l'amour et l'amitié.

Notre auteur n'est point un de ceux qui écrivent pour conter simplement une histoire. Elle aime qu'il y ait, suivant son expression, « quelque chose entre les lignes ». Au demeurant, passionnée de philosophie, elle se pique de Spinoza, une sorte de croyant athée, et de Bergson, dont on sait qu'à la Sorbonne, il recommandait à ses auditeurs de voir les choses comme elles sont et non comme ils les pensent. Un beau thème pour le baccalauréat, tout autant que pour tous les amoureux, qui feront sagement de le méditer.

La trame de ce roman est simple. Simplifions encore : deux pigeons s'aimaient d'amour tendre. À ceci près qu'il s'agit de messieurs, qui se vouent l'un à l'autre une amitié que l'on dirait amoureuse, si l'un d'eux était une femme. Mais il n'est pas déplacé de croire que l'un des deux messieurs est plus femme qu'il n'est homme, attendu que selon Frédéric Buytendijk, il se rencontre autant de féminité en l'homme que de masculinité en la femme. Il suffit donc de peu de chose... Mais l'auteur nous en assure, il s'agit de deux messieurs qui se lient d'une amitié belle, et qui résiste au temps ; et que, bien au contraire, le temps a fortifié, en dépit que l'un des deux messieurs soit marié à une femme que l'on devine charmante. Elle doit l'être pour se montrer permissive, au point de ne discerner d'inconvénient à ce que son mari vive une vie de garçon, parallèlement à leur couple.

SOIRÉES DES LETTRES

Existe-t-il vraiment des femmes d'une aussi bonne composition ? Ce sont alors des saintes. Non ! répond Martine Rouhart, elle respecte ni plus ni moins son mari. Si nous n'avions crainte d'être hors sujet, nous ajouterions que ceci nous fait souvenir d'une femme qui, mi-figue, mi-raisin, disait que son mari la respectait, pour signifier qu'il ne la touchait plus depuis belle lurette... On a raison de dire que les mots sont faits pour déguiser nos pensées...

Pour Martine Rouhart, l'amour n'est pas une cage, et si cage il y a, la porte en est grand ouverte : libre au canari de s'envoler pour suivre la direction que lui indique sa plume rectrice... Nous n'avons pas été élevé dans une conception du mariage permettant de telles licences. On nous a toujours dit, au contraire, que l'on n'est jaloux que de ce que l'on aime. Or, ici, de jalousie, point ! À selon ce compte, faut-il en déduire que cet homme n'aime point sa femme autant qu'il dit ? Si fait ! Si fait ! proteste Martine Rouhart, ils s'aiment, mais à la façon des couples nouveaux. Il s'est rencontré, en effet, des couples célèbres, vivant chacun chez soi, (Michèle Morgan – Gérard Oury) et se retrouvant, à date fixe, pour faire, comme disait Swann, « catleya ». On ne fait plus, désormais, ses ablutions ensemble, et l'on ne mêle plus, (sauf au cinéma), ses odeurs. Serait-ce le retour de la pudibonderie ? Vraiment, cela laisse béat !

Mais on n'est pas au bout de son étonnement. Isabelle Bielecki, qui est une femme pratique et méthodique, distingue quatre sortes de situations :



Photo: Anita De Meyer.

l'amour sans amitié et l'amitié sans amour ; l'amitié plus libre que l'amour, et l'amour moins important que l'amitié. Le développement de ces thèmes nous conduirait jusqu'à demain matin. Notre désarroi ne nous empêche toutefois point de reconnaître que le roman de Martine Rouhart va loin : il aborde en filigrane la question «péculieuse» de savoir si l'amour ne peut exister

sans les relations sexuelles. André Gide confessait qu'il était impuissant lorsqu'il était amoureux. Jean Paulhan à qui on le rapportait répondait : « Ce qui paraît stupéfiant et précieusement magique, ce n'est pas du tout comme dans le cas de Gide que le sexe fasse obstacle à l'amour ou l'amour au sexe, c'est au contraire que, par une étrange métamorphose, le sexe puisse devenir amour, ou l'amour se changer en activité sexuelle, ou en passivité ravie ». La question demeure pendante... À noter que le mari de Martine Rouhart, un homme bon enfant et qui prend de la place, avait consenti avec une bienveillance amusée, à lire des extraits du roman, sous le regard embué de reconnaissance attendrie de l'auteur.

SOIRÉES DES LETTRES

*

Philippe Leuckx présente ensuite Anne-Marielle Wilwerth, sœur d'Évelyne, célèbre dans notre Landerneau. Anne-Marielle est professeur d'anglais, comme Stéphane Mallarmé, dont les inspecteurs d'académie disaient, ce qui nous a toujours paru « hénarume » : « M. Mallarmé est en constant progrès ! ». Un très beau titre n'est-ce pas, pour un livre à faire ! Anne-Marielle Wilwerth ne nous en voudra pas de dire qu'elle est une femme enfant. Elle a le nez mutin, un regard malicieux, en coin. Parfois, il s'assombrit, comme le soleil quand le traverse une sombre nuée. Elle trahit alors une émotion profonde, qui la désappointe et chagrine. Philippe Leuckx qui est un poète sensible: il doit se retenir de la prendre dans ses bras, pour la rassurer, la consoler. C'est qu'elle n'est guère disert. Aux demandes, elle répond si brièvement qu'il se trouve fort embarrassé de remplir la demi-heure impartie. Il se contorsionne, cela se voit, pour trouver un thème inspirant à Anne-Marielle Wilwerth quelque développement. Mais à propos : pourquoi donc avoir intitulé ce recueil : *L'accordéon du silence* (éd. Le Coudrier) ? Anne-Marielle Wilwerth a vu un jour un accordéoniste descendre lourdement un escalier, en provoquant à chaque marche franchie l'ouverture de son instrument, d'où s'exhalait, comme un soupir, une triste note étouffée. C'était comme la plainte d'un pauvre animal solitaire léchant sa blessure et geignant. Cette fois, on a compris : Anne-Marielle Wilwerth écrit pour dire qu'elle n'aime que le silence, et ses écrits sont cette note étouffée de l'accordéon.

Philippe Leuckx n'en est pas à sa première présentation. Il réussit à nous faire découvrir, en cet auteur discret, une amoureuse de clarté, de lumière, d'horizons lointains, d'îles, (l'île d'Ouessant) ; une abonnée à la nostalgie dans le souvenir d'une enfance inassouvie. Il est bien vrai que notre enfance nous poursuit. Et la raison en est que nous ne changeons pas. Nous changeons en apparence. Nous nous modifions, certes, mais, ancré en notre vie intérieure, (nous n'avons d'ailleurs d'autre réalité concrète qu'elle), nous demeurons un enfant ; l'enfant que nous avons été, que nous somme encore, et qui mourra avec nous, comme l'âme meurt avec le corps.

La demi-heure est écoulée. Anne-Marielle Wilwerth, soulagée, regagne sagement sa place dans le public. En passant devant sa grande sœur, elle la guigne subrepticement, d'un petit air gentiment désolé : « J'ai fait ce que j'ai pu » semble-t-elle dire !

*

Enfin, Carino Bucciarelli présente Michel Cliquet. Présente, est façon de parler, car l'auteur de



Photo: Anita De Meyer.

Fistera Blues (éd. Académia) est connu comme le loup blanc. C'est une sorte de touche à tout, à la fois architecte, ferronnier d'art, architecte de jardin, informaticien, infographiste. Et, par-dessus le marché, auteur, éditeur, rédacteur en chef des Éditions de l'Acanthe.

Carino Bucciarelli a été enseignant de pratique professionnelle dans une école technique de Namur. Il n'a aucune formation littéraire, et s'en prévaut. Il n'en a pas moins publié des ouvrages de qualité, poèmes, romans, dialogues... Le dernier ouvrage en date de Michel Cliquet est le carnet d'un chemineau de Compostelle. Cependant, il nous en prévient : il n'est pas chrétien. Il se veut païen, voire athée. Alors pourquoi ce pèlerinage ? Afin de faire le point au moment de sa mise à la retraite, et de rentrer en soi-même, de s'interroger sur la vie, sur le monde. La quête spirituelle n'est pas le monopole des seuls croyants. Les laïcs eux aussi peuvent s'interroger sur les tenants et aboutissants de la vie. En l'espèce, cette interrogation est ce qui l'a déterminé à laisser sa charmante compagne, pour courir seul l'aventure, sur le chemin de Compostelle. Une façon également de tester ses limites, comme faisait François Mitterrand, en gravissant chaque année la colline de Solutré.

Le voyage pédestre de Michel Cliquet durera cent jours. Il connaîtra par quatre fois ce qu'il appelle « la petite mort ». M. Bucciarelli note, non sans malice, qu'il ne s'agit pas de cette catalepsie où se trouve plongé, après l'effort, l'amant glorieux. Ce qui n'est d'ailleurs pas une généralité... Il en est dont l'effet est tout autre : ils clament au monde entier, comme font les coqs, leur satisfaction mémorable. Michel Cliquet veut dire bien plutôt par « petite mort », qu'il a frôlé la mort physique par quatre fois, comme ce matin-là, où il s'est réveillé sous une épaisse couche de neige qui l'aurait pu voir périr. Il a tutoyé, dit-il, son ange gardien. Mais alors un ange en tenue de ville, pour visiter cet athée...

Michel Cliquet lui non plus n'est pas très bavard. Il répond compendieusement aux demandes de son présentateur. Carino Bucciarelli se trémousse les méninges pour découvrir un thème porteur. En voici un ! Michel Cliquet rapporte qu'il a aidé un pèlerin, (nous avons failli dire pénitent), qui éprouvait beaucoup de mal à marcher. Durant trois jours, il lui a tenu lieu de béquille. Mais un problème de conscience s'est présenté à lui : devait-il aider cet homme ? N'aurait-il pas mieux valu qu'il le laissât à son sort afin qu'il réalisât ce pourquoi il était venu sur le chemin de Compostelle : l'accomplissement d'une épreuve destinée à le révéler à lui-même ? Ce dilemme produit dans le public ce que l'on appelle des « mouvements divers ». L'on entend murmurer : « Mais c'est tordu, cela, comme raisonnement ! ». D'autres opinent du bonnet pour signifier qu'ils comprennent ce cas de conscience. Pour nous, nous y voyons l'opposition du droit naturel et du droit positif. Dans la nature, la pitié n'existe pas, et l'on laisse mourir l'individu qui ne peut montrer qu'il peut survivre par

SOIRÉES DES LETTRES

lui-même. En revanche, le droit positif étend aux êtres les plus faibles, les plus délicats, les moins doués pour la vie, notre humanité, et leur confère une sorte de préférence attributive compensatoire. Que choisir ? Le droit naturel, qui n'est inscrit nulle part, ou le droit positif qui est fabriqué en ces ateliers que l'on appelle les « parlements » ? Nous croyons que Michel Cliquet n'a fait que sage ! Ainsi donc se termine l'ultime Soirée des Lettres, en l'exercice 2016-2017, premier jour de l'été, que présidait comme d'habitude Anne-Michèle Hamesse, présidente de l'AEB. Nous allons omettre cette charmante personne qui s'est levée dans le cours de la soirée pour demander licence de lire un poème d'amour de René Char... L'Amour avec une majuscule, évidemment !



Photos: Anita De Meyer.



Lieven Callant et Claude Miseur

L'Apéritif des Poètes du 9 mai 2017

L'Association des Écrivains belges de Langue française organisait le samedi 6 mai son premier «Apéritif des Poètes» en recevant la *Revue Traversées*, publiée à Virton, représentée par ses sympathiques et chaleureux fondateurs que sont Patrice Breno et Paul Mathieu. Cet apéritif poétique fut l'occasion de renouer avec une belle tradition remontant à Roger Foulon, président de l'AEB de 1973 à 1994. Une première que notre Association se promet de renouveler.

Traversées est née comme nous l'a rappelé Patrice Breno, d'une envie et d'une histoire d'amitié. Désir de poésie. Envie de nouer avec elle et les poètes une relation basée sur la sincérité, le respect.

Dès ses débuts, alors que la revue ne comptait qu'une quinzaine de pages, la volonté de ses créateurs a été de l'ouvrir aux mondes et de n'imposer aucun thème, de ne fabriquer aucune frontière entre les poètes et leurs textes.

Partie de rien, se nourrissant du travail bénévole de tous ses artisans, la *Revue Traversées* a peu à peu grandi et de simple petit cahier photocopié est devenu le bel ouvrage soigneusement imprimé, admirablement illustré que les abonnés, les bibliothèques et les diverses presses reçoivent aujourd'hui.

Même si la revue reçoit des subsides de la Province du Luxembourg, de la Fédération Wallonie Bruxelles, de la ville de Virton, elle a toujours su préserver sa liberté et ses spécificités. Tous les intervenants, poètes, graphistes, membres du comité de lecture, correcteurs travaillent bénévolement dans un esprit de camaraderie unique en son genre qui doit sans doute beaucoup à la convivialité passionnée de ses créateurs.

Traversées a su au fil des ans donner la parole à de grands poètes reconnus et célèbres pour certains, discrets, confidentiels pour d'autres. La revue a ainsi permis à ses lecteurs de voyager au travers du monde en publiant des textes en provenance de presque tous les continents.

Parmi les parutions, des dossiers et tribunes libres ont été consacrés à un auteur : entre autres Jacques Ancet, Franz Bartelt, Philippe Besson, Jorge Luis Borges, Eric Brogniet, Francis Chenot, Pierre Dhainaut, André Doms, Marc Dugardin, Paul Février, Guy Goffette, Gaspard Hons, Danielle Hoffelt, Georges Jacquemin, Serge Joncour, Hubert Juin, Werner Lambersy, Philippe Leuckx, Santiago Montobbio, Michel Pesch, Arthur Praillet, Roland Reutenauer, André Schmitz, Jacques

L'APÉRITIF DES POÈTES

Simonomis, Jude Stéfan, Salah Stétié, Alain Suied, Alexandre Voisard... et tant d'autres ; ou à un courant littéraire : la Bulgarie (la littérature bulgare - jadis et maintenant), le Canada (des auteures et auteurs de l'Outaouais), le Danemark (des images du Danemark et des Danois dans la littérature française d'hier à aujourd'hui), la France (les Solicendristes ou les auteurs de la revue «Soleils et Cendres»), le Grand-Duché de Luxembourg (du côté du Luxembourg : Laurent Fels, Nic Klecker, René Welter), la Tunisie (plusieurs poètes tunisiens contemporains), le Congo (Fiston Nasser Mwanza Mujila et Patrick Tankama) ; depuis 2007, un spécial « Nouvelles » paraît annuellement à la veille des vacances d'été...

Différentes thématiques ont été abordées : la traduction, le haïku, les aphorismes, les 50 ans de la collection Gallimard Poésie. Une manière d'ouvrir déjà ses champs de réflexions tout en préservant dans ces numéros la volonté d'offrir un éventail libre de ce qui s'écrit en poésie à l'heure d'aujourd'hui. *Traversées* ne divise pas les genres, c'est ainsi qu'elle publie proses et nouvelles, mais également illustrations dont beaucoup sont dues à la sensibilité photographique de Jacques Cornerotte qui se charge également de la conception graphique et de la mise en page.

Traversées a également été primée à plusieurs reprises. Le prix de la presse poétique, Paris 2012, le Prix Cassiopée du Cénacle Européen, Paris 2015, le Godefroid culturel de la Province de Luxembourg, Libramont, 2015.

Depuis deux ans, *Traversées* est aussi devenue une maison d'édition. Quatre ouvrages ont vu le jour. Ce samedi 6 mai fut l'occasion d'écouter quelques passages du recueil de Paul Mathieu « Le temps d'un souffle » dits par l'auteur. Extrait :

« ... hors les murs
des sentiers conduisent
vers des îles
où nous ne nous
aventurons jamais

les plans ne prévoient pas
de telles incartades



Photos: Anita De Meyer.

L'APÉRITIF DES POÈTES

il faut en tenir compte

quelques têtes brûlées
ont franchi le pas
mais le plus souvent
leurs carnets de voyage
restent indéchiffrables

dès lors on est bon
pour tout réinventer
& les noms
& les lieux
& même les souvenirs... »

Le verre de l'amitié, pardon l'Apéritif des Poètes, servi peu après, a permis au public enthousiaste de tisser des liens durables avec les ambassadeurs de la *Revue Traversées*.



Photos: Anita De Meyer.

Claude Miseur et Rio Di Maria

L'Apéritif des Poètes du 8 juillet 2017

Pour sa deuxième rencontre, l'Apéritif des Poètes recevait, le samedi 8 juillet à l'AEB, la maison d'édition L'Arbre à Paroles, établie à Amay (entre Huy et Liège) depuis 1964 (53 ans !), ainsi que ses porte-paroles, David Giannoni et Rio Di Maria, tous deux poètes et respectivement directeur et président de celle-ci. Une telle longévité mérite un petit historique.

1964, rencontre des Francis Chenot et Tessa grâce à leur coiffeur commun. Rapidement ils créent la revue « Vérités » qui sera, en grande partie, pendant quelques années, au service de l'œuvre de Georges Linze.

1967 : Organisation d'un Congrès Mondial de la Poésie à Liège. Présence de Georges Linze (au sommet de sa notoriété), Ana Blandiana (Roumanie), Jacques Izoard qui commençait à avoir une certaine influence sur la jeunesse poétique liégeoise encore embryonnaire, Roger Foulon (pas encore président de l'AEB), Rio Di Maria (à peine 20 ans !) et de nombreux poètes venus des 4 coins du monde.

1972 : Création du Groupe Vérités sous la houlette de René Gerbault, immense érudit de philosophie, art plastique, romans et poésie. Le Groupe prend son envol au niveau national et international.

1973 – 1978 : Ouverture d'une galerie d'Art. Présentation de poètes et Galerie pour expositions. 1er employé engagé (objecteur de conscience durant 18 mois), il en suivra beaucoup jusque 1995. Tous les mois, chacun cotisait au niveau de 500 FB pour la location.

1976 : décès de René Gerbault, après une mémorable présentation à Liège, en plein cœur de la ville, place Saint-Lambert. Durant quelques années, hommage lui a été rendu en créant le prix Gerbault. Marc Dugardin, Gaspard Hons, Jack Keguenne ... furent lauréats et ainsi publiés par la Maison.

1984 : Comme une revue africaine porte le nom « Vérités » et qu'elle est d'extrême droite, on décide le nom « l'Arbre à paroles ».

Hébergés de 1980 à 1986 dans les locaux de Flémalle, la commune d'Amay met à sa disposition la maison d'un ancien directeur d'école.

1990 : Achat de matériel d'imprimerie à Cockerill. Premières publications suivies d'une multitude d'autres jusqu'aujourd'hui.

L'APÉRITIF DES POÈTES

1995 : Les pompiers visitent la Maison. Ils interdisent les Soirées de Poésie au grenier : pas de sortie de secours en cas d'incendie. Recherche pendant des années d'un autre lieu. Achat de la Maison place des Cloîtres, rénovation, déménagement en 2003. Maintien de l'imprimerie située au rez-de-chaussée à Ombret.

2007 : 1er avril entrée en fonction de Directeur de David Giannoni. Premiers écrivains en résidence. Résidence toujours d'actualité.

2008 : au lieu du Printemps des poètes, le Nouvel An Poétique voit le jour le samedi le plus proche du 21 mars. Cela perdure.

2012 : après le numéro 150 de la revue, Antoine Wauters qui était préposé à en assurer la relève propose la création d'une nouvelle collection de l'Arbre à paroles : IF, poésie et prose poétique. Succès.

2017 : le site de la Maison se crée maintenant grâce au talent de Pascal Blondiau détaché de B Post durant 4 mois.

S'en suivit la présentation et les lectures de textes choisis dans le dernier recueil publié de Rio di Maria : « Rackets du Temps ». Citons ici Philippe Leuckx à propos de l'écriture de Rio: « Poésie lyrique, riche d'images, qui attaque en force l'érosion terrible du temps, mais derrière ces coups de poings, de colère, que de douceur aussi, et de tendresse, dans ces vers groupés, enchâssés, comme tenus en laisse par la bonté du Poète ! ».

L'après-midi s'achève par la lecture de quelques textes d'auteurs publiés à L'Arbre à paroles. Échanges animés après ces retrouvailles, le verre de l'amitié à la main.

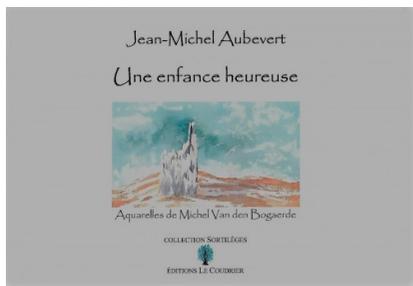


Photo: Rio di Maria.



Photo: Fabian Aïramid.

Jean-Michel Aubevert, *Une enfance heureuse*, Mont-Saint-Guibert, Éditions Le Coudrier, 2017.



Depuis *Soleils vivaces*, réflexion poétique au cœur de la poésie, et plus encore depuis la parution de *Lettre à un jeune paroissien*, le travail poétique d'Aubevert s'est infléchi dans une orientation à mi-distance de l'autobiographie et de la psychanalyse, l'écriture devenant le support d'un éclairage nouveau de soi. Tout cela était moins accentué, il y a quelques années encore, à l'époque de *Venir au jour*, par exemple.

La prose, en effet, est un véhicule excellent pour ramasser dans le rythme des phrases poétiques les tenants et aboutissants d'une écriture réflexive, qui porte vers soi, vers l'autre, qui élucide la part d'enfance mal portée et la prolonge d'une assise nouvelle : celle que les mots chantants, à la signifiante qui martèle et sonne, épousent ici, entre métaphores, jeux sur des expressions figées renouvelées façon OULIPO, et flexions sensibles d'un passé à digérer ou à prendre avec distanciation.

Le titre, voltairien, provocateur (à l'adresse de la mère, surtout), siffle comme un persiflage de haut vol, puisque chaque texte le contredit, le refaçonne. L'enfant ne fut pas des plus heureux, quoiqu'il reste un peu de l'enfant dans ce poète qui s'émerveille des attaches verbales, des concrétions de sens et d'images :

(p.33) : *Ai-je dit combien j'étais heureux ? La mère eût souscrit à cette proposition : N'avions-nous pas tout pour être heureux ? Il s'ensuit que nous étions nerveux. Si nous devons nous tenir tranquilles, elle ne nous eût pas laissés en repos, inquiète de nous prendre en défaut.*

Le poète sait, après tant d'années vécues sans cette enfance-là, combien il a déceimment appris à se connaître et à savoir le monde : la liberté s'inculque à force d'être contraint, et comme le disait si bien Tarkovsky (le cinéaste), l'acte créateur le plus libre naît de la contrainte.

Aubevert aligne ses bonheurs d'enfance, tout de même, au contact de la nature, que ses images vénèrent, exaltent :

(p.32) : *Toute eau dans le courant de son lit est rivière de diamants, abeilles de ciel au prisme du soleil.*

(...)

(p.80) : *J'aimais les lignes que la sève avait filées dans le bois, ses chemins de vie. J'interrogeais les cerneaux d'une noix, j'en suivais les circonvolutions, la grande idée qu'un arbre !*

LECTURES

(...)

L'adepte de Prévert aime gorger les mots, les vers, les phrases, de ses allitérations :

(p.38): *Moi qui de l'Abyssinie, n'ai connu que Messin, pas même une Messaline, j'ai pour les chimères les yeux de Chimène, la passion du funambule, un aller simple pour la lune.*

(...)

(p.55) : *une amibe en abîme*

(p.16) : *l'étoile des atolls*

Rien d'artificiel mais une volonté de relayer au mieux rythme de pensée et d'écriture, dans une mélodie qui soit tremplin des harmonies mystérieuses au fil des longues phrases poétiques.

L'originalité des images, retravaillées avec soin sur base d'un riche lexique d'expressions idiomatiques ou autres, assure à cette écriture le prestige d'une voix reconnaissable entre toutes.

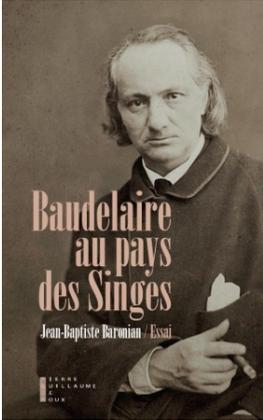
Nombre de termes rares (tétin, cœlacanthe, salangane, posidonies, vanesse, samares, mancies) offrent leurs propres résonances à un livre qui, par sa musicalité, se rapproche du travail d'un Doms, c'est dire la qualité du poète de *Chemin du dernier vivant*.

Heureuse enfance des mots, certes, « où je retourne ma langue avant de les croquer ».

Jean-Michel Aubevert, en matière de voie, de chemin, en connaît un bout : « Tout chemin construit le marcheur » ; son dernier livre nous mène dans son univers par le biais remarquable de sa langue, édifiée livre après livre, en dehors de toute influence, en marge, à l'image de ses propos, loin de la consensualité de nombre de livrets insipides ou mal écrits.

Philippe Leuckx

Jean-Baptiste Baronian, *Baudelaire au pays des singes*, Paris, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2017.



Après *L'Enfer d'une saison* (Éditions de Fallois), où il imaginait les errances et les pensées du jeune Rimbaud dans une Bruxelles caniculaire, « au soleil des Hespérides », sur les traces de Baudelaire place Royale et à l'Hôtel du Grand Miroir, Jean-Baptiste Baronian s'est amusé à reprendre à zéro le dossier Baudelaire « au pays des Singes », *i.e.* dans la Belgique de Léopold II. Nombre d'essais ont été composés (et recopiés) sur ce séjour malheureux (1864-1866), qui se conclut par la crise d'hémiplégie de mars 1866, le début du calvaire, que le cruel destin lui inflige, ô ironie, dans l'église namuroise des Jésuites.

Avec ce livre aussi vif que plaisant, sans l'air d'y toucher, le très-érudit Jean-Baptiste Baronian met fin à quelques légendes tenaces. Ainsi, la *belgophobie* rabique du poète est d'emblée expliquée par la misanthropie avouée d'un écrivain qui se considère comme un paria, ulcéré de ne pas être reconnu par la critique ... et fêté par de généreux éditeurs. « Ce livre sur la Belgique (...) est un essayage de mes griffes. Je m'en servirai plus tard contre la France. J'expliquerai patiemment toutes les raisons de mon dégoût du genre humain », écrit-il à Narcisse Ancelle dès le début de son séjour.

Malheureux en amour, horrifié par le monde industriel, écœuré par la comédie de Paris (et aussi terrifié à l'idée d'y affronter ses créanciers), déçu dans ses ambitions éditoriales (surtout quand il compare sa situation à celle du richissime Hugo), Baudelaire se réfugie en Belgique dans le but d'y faire un bon livre d'impressions sur le jeune royaume libéral, et dans l'espoir naïf d'y toucher le pactole. Cette excursion se métamorphose vite en enfer et, malgré le relatif succès de ses conférences au Cercle artistique et littéraire, Baudelaire sombre vite dans la dépression, faute de signer les mirobolants contrats qu'il avait imaginés. D'où, malgré l'amitié d'un Félicien Rops (qualifié de « seul véritable artiste »), sa rage pathétique à l'encontre de la « Grottesque Belgique » et de sa « capitale pour rire ».

Christopher Gérard

Bou Bounoïder, Il était une fois... de trop !, Tilly, Éditions Acrodacrolivre, 2017.



Révolte au sein des contes de notre enfance... Ou, pour être plus juste : Révolte au sein des personnages des contes de notre enfance. Le fameux « Il était une fois... », plus personne ne souhaite l'entendre. Les protagonistes ne veulent plus incarner leur rôle attribué / imposé comme écrit à l'origine. Fini, terminé, basta, ils n'en veulent plus ! Surtout le loup... qui souhaite montrer une toute autre face/gueule aux plus petits et aux plus grands.

Truffées de facéties et d'un second degré constant, les contes tellement connus dans l'inconscient de tous, prennent ici un coup de jeune... en plus d'un grand coup de plumeaux !

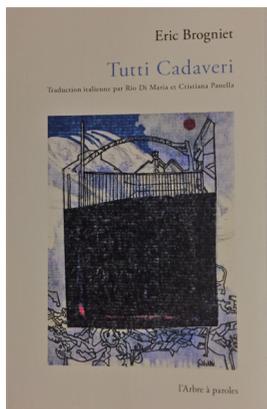
« N'ayons pas peur de replonger dans les histoires de notre tendre enfance », dira le conteur de l'histoire. Sauf qu'ici, la surprise est au rendez-vous...

Bref, vous l'aurez compris, l'auteur nous livre ici un florilège de contes décalés et revisités à sa sauce...et elle a sacré bon goût !

Ah, petit scoop...Le tome deux est en court d'écriture. Hâte d'en connaître la suite.

Gaëtan Faucer

Éric Brogniet, *Tutti cadaveri*, Amay, Éditions l'Arbre à paroles, 2017.



Domage... Je m'attendais à une évocation poétique qui puisse offrir aux 262 victimes et à leurs familles un blason du souvenir, de quoi soulager (le peut-on?) par les mots tant de souffrance.

Au lieu de ça, au lieu du projet auquel on ne pouvait qu'adhérer (rendre hommage), un texte qui joue du pêle-mêle équivoque.

On se souvient du beau film (en rien polémique) de Paul Meyer, *Déjà s'envole la fleur maigre* (BE, 1960), qui réussissait à donner de l'immigration italienne un portrait saisissant sur les souffrances de l'exil et les beautés tout de même, tissées d'enfants dégingoleurs de terrils.

J'aurais voulu, par ce texte d'Eric Brogniet, retrouver cette qualité. On est loin des promesses.

Ce n'est ni un livre de poèmes (quoique l'auteur soit poète et célèbre) ni un essai, ni un compte-rendu objectif de faits tragiques (auquel cas l'ouvrage serait bien imprécis, bien partial). C'est un texte polémique qui amalgame des faits qui n'ont rien à voir entre eux (le naufrage du paquebot Andrea Doria - les bombes sur Hiroshima - la mission de Van Gogh en Borinage - les camps de la mort - la tragédie du 8/8/56).

A l'occasion du 50e anniversaire des événements terribles de Marcinelle, le Musée de la photographie de Charleroi avait édité un fort volume de textes et de clichés noir et blanc. Le texte de Christian Druitte, les photos saisissantes de Detraux et Paquay donnaient de la tragédie une vision large, documentée.

Pour le 61e anniversaire, L'Arbre à paroles publie, avec une belle couverture de Pelletti, *Tutti Cadaveri*, un texte de Brogniet, une traduction du même texte en italien par Rio Di Maria et Cristiana Panella.

Le texte français - 17 pages - propose en page 15 :

& les châssis à molettes aussi appelés chevalements ou plus poétiquement belles fleurs se dressaient noirs sur le ciel bleu azur de ce pur matin d'été qui rendait le paysage du Pays Noir plus proche de la belle et pauvre Italie là-bas au bout des interminables voies ferrées qui irriguaient l'Europe

LECTURES

.....

& qui avaient servi une dizaine d'années auparavant à transporter d'autres êtres humains qui seraient transformés eux aussi en brouillard & en matières premières, suie, engrais et savon pour le bénéfice de IG Farben, Messerschmitt, ...

en page 21 : amalgame également d'événements tragiques qui n'ont rien à voir entre eux : corps "remontés sur des civières" comparés aux "papillons noirs de la fumée atomique ..."

Etranges et douteux rapprochements entre des faits voulus par une industrialisation de la mort humaine commandée par le régime nazi et une tragédie non voulue (quoiqu'il y ait eu de graves manquements dans l'intendance des fosses), entre Marcinelle et Hiroshima (victime des derniers ressauts d'une guerre mondiale atroce)... Quoi de comparable ? Que veut-on prouver ? Est-ce bien raisonnable de mettre en parallèle de tels faits dont le niveau de responsabilité est immensément divers !

Pourtant, il y avait, sous la plume de l'auteur, tous ces affleurements d'émotions dans la relation des faits familiaux (ces deux frères morts en se tenant la main - les souffrances de l'exil, des proches attachés aux grilles funèbres - l'habitat précaire des baraquements, la froideur d'une certaine administration loin des peines subies ...), mais l'exagération polémique ôte à ces belles scènes leur force de conviction. Vraiment dommage : le respect humanitaire impose la neutralité ou la poésie revivifiante. La polémique ne sied guère à la tragédie qui broie les corps.

Fils d'un résistant de l'ombre, amoureux fou de l'Italie, passionné d'histoire contemporaine (si complexe), scandalisé par les sévices qu'on inflige volontairement à l'humain (de la Chine des derniers jours à la barbarie nazie et aux goulags soviétiques) , je dois l'avouer, j'ai été choqué par les amalgames que se permet l'auteur pour étayer sa thèse.

Quelques erreurs orthographiques (pose pour pause, par ex.)

Philippe Leuckx pour «Les belles phrases».

Je viens de lire l'ouvrage d'Eric Brogniet récemment paru à l'Arbre à paroles. À l'exact rebours des célébrations laborieusement sentimentales, à l'opposé de l'intolérable kitsch émotionnel ordinaire aux commémorations des tragédies considérables, Brogniet compose un puissant et pertinent réquisitoire contre l'abandon de l'être humain par le progrès centré sur le lucre. L'abandon, le sacrifice. Brogniet désigne avec une insistante clairvoyance les odieux et proliférants bubons d'un système totalement inscrupuleux et mortifère. Il montre la bête dans l'étoilement de ses tentacules. Il commente, dans une sorte de litanie fervente et implacable, la catastrophe du Bois du Cazier de juillet 56 et toute catastrophe où des hommes sont immolés, et désigne cette mafia du profit à tout prix, cette alliance, cette parenté orchestrée par l'avidité écœurante et ignoble, il nous fait sentir que

LECTURES

rien n'est fait pour proscrire la prolifération de ces drames prévisibles, de ces dégâts collatéraux de la course vers la prospérité infirme et fermée sur soi. Il met le doigt sur cette sorte de complot du pire et sur cet aveuglement consciencieux qui gouverne sa pérennité.

Là-dedans, dans cette plaidoirie virile et inspirée, sensible et pleine d'humanité blessée, la voix de la douleur vient, mesurée, d'autant plus efficace, se faire entendre et retentir. Et nous tordre les viscères. J'aime encore, dans l'ouvrage de Brogniet, ce digne et rassérénant parti-pris pour l'homme. Il reste des poètes pour se dresser personnellement, singulièrement, à l'écart du larmoyant répertoire des trémolos, devant l'abject. Et Angelo Berto, s'extrayant des entrailles de l'enfer après avoir cherché désespérément quelques signes de vie parmi les cendres et les fumées, continue à répéter son terrible : Tutti Cadaveri.

C'est ainsi que, selon moi, l'on commémore. En donnant du poing sur la table. En désignant la plaie béante. En considérant qu'elle ne se referme pas. Et que c'est une calamité perpétuée.

Le livre se compose de deux parties, la seconde constituant une traduction en italien (réalisée par Rio Di Maria et Cristina Panella) du texte de Brogniet. Une puissante illustration de Daniel Pelletti orne la couverture.

Denys-Louis Colaux

Lorenzo Cecchi, *Contes espagnols*, Amougies, Cactus inébranlable éditions, 2017.



L'écriture de Cecchi ne manque ni de panache ni d'efficacité, il suffit de lire ses *Contes espagnols* pour s'en convaincre.

Emportés dès la première page par une verve toute ibérique, à la manière d'un flamenco débridé qui vous embarque d'un ton familier et ne vous lâche plus, on rencontre au début cet anti-héros enlgué dans un univers de paumés qui dégustent dans un bac en plastique la sauce andalouse du fritkot du coin, ou bien dans ces histoires remplies de fausses espagnoles et de vrais paumés, toujours avec ce style enlevé qui parfois frôle la détresse, et qui nous parle du temps qui passe mais préfère en rire comme on s'amuse de cette épouse espagnole en colère et qui se venge. Il y a dans ces pages sensibles des manques d'amour, des trahisons,

de la solitude.

Chacune nous tend un miroir où découvrir nos propres visages.

Tout est décrit ici, de nos déclins et pertes dont il vaut mieux rire que pleurer.

Cecchi, qui a pris le parti de les écrire, a trouvé ici la meilleure parade pour y faire face.

On salive avec ce portrait de gastronome qui aurait pu compter parmi ceux de La Bruyère.

Les plaisirs de la table sont élevés ici à la hauteur de ceux du lit, avec ce gourmand addictif aux restaurants étoilés parfois étrangement semblable aux adeptes de la coke.

Le livre contient des touches impressionnistes de souvenirs personnels qui n'en ont que plus d'acuité, il y a cette mise à la retraite et le sentiment de rage quand sonne le glas révélant la brusque solitude face à l'hypocrisie et la voracité générale. Heureusement, la consolation se fait jour à la fin du récit, comme quoi tout désavantage porte en lui son bonheur caché, il y a parfois de la fable morale en ces contes débridés.

Des bonheurs d'écriture aussi : comment ne pas sourire à la poésie de ce *Le lion sur la butte a perdu sa queue dans la brume ?*

Le dernier conte, *Gesualdo*, porte en lui toute la cruauté du monde : ce ne sont qu'horreurs et sévices, on en ressort meurtri, et sans voix. Seule alors la musique de Gesualdo ponctue notre détresse et apporte au final la touche de poésie qui nous soigne de tant de cruautés.

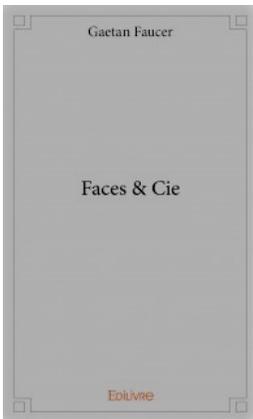
LECTURES

Les illustrations de Jean-Marie Molle épousent à merveille ces contes échevelés, sa série de dessins forts et troublants, héritiers à la fois de Francis Bacon et de certains croquis de Goya, confèrent à ce recueil talentueux ses indéniables lettres de noblesse.

Anne-Michèle Hamesse,

Mars 2017

Gaëtan Faucher, *Faces & cie*, Saint-Denis, Éditions ÉdiLivre, 2017.



Faces & cie est un recueil d'aphorismes et de citations en tous genres... Tantôt badin, tantôt mordant, l'auteur parle à ses contemporains. Il s'interroge. Ces quelques mots, d'une simplicité apparente, émettent toutefois des étincelles... C'est, je pense, ce qui fait l'originalité de Gaëtan Faucher : créer un Bing Bang avec peu de matières !

Extraits choisis...

L'idiot du village a réussi en ville.

L'anglais est une langue où l'on fait beaucoup de fautes de français.

Certaines pensées se couchent sur du papier et ne se relèvent jamais.

Une belle tête fera-t-elle un beau crâne ?

Je m'aime, je m'habite.

Compter sur ses doigts est une façon de compter sur soi.

En l'An huit, ils attendaient l'An neuf avec impatience.

Les vaches pensent aussi que l'herbe est plus verte ailleurs.

Quand je lance une idée, mon chien me la ramène.

Certains cadres ont l'air tout droit sortis d'une nature morte.

Gaël Pietquin

Yves Ferroul, *Grand-père, est-ce que tu crois en Dieu ? Dialogue avec ma petite-fille sur les religions*, Bruxelles, Éditions La Pensée et les Hommes, 2016.



L'auteur est médecin sexologue, agrégé et docteur ès Lettres, il a enseigné à l'Université de Lille 3 la littérature médiévale et a donné des cours sur la Bible. Il a publié plusieurs ouvrages consacrés à la sexualité féminine, dont *Le Secret des femmes*, qu'il a coécrit avec Elisa Brune. Dans cet ouvrage-ci, le professeur s'adresse à sa petite-fille, Pauline, âgée de onze ans, et tout en prêtant l'oreille à ses questions concernant l'origine et l'utilité des religions, l'oriente progressivement avec une délicate habileté vers l'art de la réflexion, du bon sens et la pratique nécessaire de la tolérance. Le dialogue s'étend sur près de trente chapitres et n'évite aucun aspect de la problématique qui nous préoccupe tous

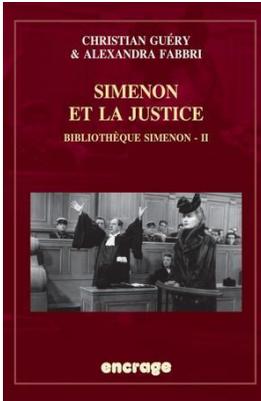
depuis que l'âge de raison nous confronte véritablement aux énigmes du monde : quel sens donner à notre vie ? Ce sens vient-il de nous seuls ou le doit-on à un être supérieur ? D'où vient-on en réalité ? Sommes-nous le résultat d'une très longue et stupéfiante évolution ou avons-nous été faits à l'image d'un dieu créateur ? Un ou plusieurs dieux ? Et que deviendra-t-on après notre mort ? Sera-ce la fin de notre odyssee ou au contraire le début d'une autre vie, meilleure que ne l'aura été la nôtre ? La méthode volontiers socratique du pédagogue sera de démonter chaque édifice construit par celui qui se prétend éclairé ou initié, le druide, le mage ou le prêtre et d'expliquer à l'enfant que la croyance en un modèle religieux s'inscrit dans une époque et un univers mental limité. Des rites magiques primitifs aux subtiles encycliques modernes, les religions répondent toujours aux grandes peurs et aux illusions vitales par des paroles et des textes, par une mythologie, par des légendes, des histoires ou des explications que les humains sont à même de comprendre, d'accepter et de répandre autour d'eux. La transition très laborieuse et périlleuse de la foi à la raison, de l'obéissance à la responsabilité, du communautarisme à l'individualisme laïc devra s'appuyer chaque fois sur le même socle du progrès socio-économique et des découvertes scientifiques. La jeune interlocutrice réalisera dès lors que l'athéisme comme l'appartenance à une confession ou à une dissidence religieuse plus exigeante sont des phases essentielles et des paliers d'adaptation à l'évolution inéluctable des sociétés et des besoins. Ou bien la science me montre que tout s'explique ou s'expliquera un jour ou elle me prouve plus encore que la complexité

LECTURES

sidérante de la vie repose sur un dessein initial, conçu par une intelligence qui se situe hors de la sphère du commun des mortels. L'auteur ne se veut pas agnostique mais entièrement, purement athée et tient à convaincre sa petite-fille que l'esprit dénué de tout préjugé est à la source du progrès et de la juste attention à autrui, surtout si ce dernier pense différemment. Les mystères de la vie et de la mort sont si profonds et perturbants qu'il convient de demeurer réceptif à toute interprétation, à la condition que celle-ci ne soit pas imposée, manipulatrice ou allergique à la contestation. La force de l'incroyance quant à elle se situera dans son pouvoir d'analyse critique, d'évaluation permanente mais aussi et surtout dans sa capacité à édifier une société future où le choix de ses actes ne nuira enfin à personne. D'un côté l'homme continuera, comme il l'a toujours fait, à vivre dans la confiance, la prière et la promesse d'un ailleurs mérité et salvateur ; de l'autre, écrit l'auteur avec une belle assurance, il cherchera avec passion à exercer sa compétence et son idéal, à déconstruire les fables, les illogismes et les extrémismes et à permettre à son prochain de vivre librement et dignement son existence terrestre, tout autant matérielle que spirituelle, au sens premier du terme...

Michel Ducobu

Christian Guéry et Alexandra Fabbri, *Simenon et la justice*, Amiens, Éditions Encrage, col. Travaux, 2017.



M. Christian Guéry et Mme Alexandra Fabbri, tous deux magistrats et anciens enseignants, de surcroît conjoints ou compagnons, puisque leur livre est dédié « à notre fils Julien », publient un *Simenon et la justice* (1) qui ne manquera pas d'intéresser tant les juristes que ceux qui sont dépourvus de cette éminente qualité. Les auteurs ont examiné – et avec soin – toute l'œuvre de Simenon, y compris des articles très révélateurs de ses opinions. Les *Maigret* ne sont donc pas les seuls romans à avoir retenu leur attention.

L'ouvrage s'ouvre par une riche introduction, dans laquelle nous apprenons notamment que Simenon se classe au dix-huitième rang

des auteurs quant au nombre de traductions et au quatrième rang des auteurs de langue française, après Jules Verne, Perrault et Goscinny, avant Balzac, Dumas et Stendhal, ce qui pourra surprendre plus d'un (2). On y trouve également des développements relatifs au style (comme Flaubert, Simenon recourait très volontiers au style indirect libre), aux rapports personnels de Simenon avec le monde judiciaire, aux invraisemblances (à cet égard, un roman parmi les plus connus, porté à l'écran avec Raimu dans le rôle principal, *Les inconnus dans la maison*, constitue un sommet).

M. Guéry et Mme Fabbri ont pour le surplus divisé leur livre en trois parties d'importance analogue : le personnel judiciaire (p. 33 à 88), le criminel (p. 89 à 137), le jugement (p. 139 à 191).

Dans la première d'entre elles, les auteurs s'attachent successivement au personnel judiciaire comme classe sociale (les magistrats sont les représentants de la bourgeoisie, même si certains sont d'origine modeste), à la justice coloniale (que Simenon traite aussi mal qu'elle traitait les colonisés), au ministère public (le bouc émissaire traditionnel : ses magistrats sont de purs bourgeois, arrivistes, peu intelligents, sans humanité), au juge d'instruction (un peu moins maltraité), au président de la cour d'assises (ce n'est pas beaucoup mieux, mais on doit citer tout

(1) Encrage, coll. Travaux, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2017, 208 p., préface de M. Michel Lemoine, collaborateur scientifique de l'Université de Liège, avant-propos de Mme Pascale Robert-Diard, chroniqueuse judiciaire au *Monde*.

(2) P. 15. La source est un classement opéré par l'Unesco en 1989. Il y a peut-être eu des changements depuis lors. On peut toujours rêver.

LECTURES

.....

de même deux magistrats remarquables : Bernerie, dans *Maigret aux assises*, et Lhomond dans *Les Témoins* (3)), aux avocats. Disons un mot de ces derniers. On aurait pu penser que Simenon, hostile à la justice, aurait systématiquement glorifié les membres du barreau, opposés aux magistrats incompréhensifs, inhumains, etc. Or, il n'en est rien. S'il est parfois généreux, zélé et efficace, l'avocat simenonien est très souvent un mercenaire, un ambitieux, soucieux de sa notoriété, cultivant ses relations avec la presse, peu ragoutant, n'ayant qu'un respect très relatif des règles de déontologie. On rencontre même un meurtrier.

La partie consacrée au criminel étudie le passage à l'acte puis la folie. Relevons-y que, sauf dans de très rares cas, Simenon ne s'intéresse pas aux tueurs professionnels ni aux crimes passionnels. « Simenon ne fait pas du criminel un être à part ; il nous renvoie à cette humaine condition qui peut être celle de tout homme : comment devient-on un meurtrier ? » (p. 90). Le meurtre provient fréquemment d'un désir d'émancipation, lui-même souvent provoqué par l'humiliation. Un besoin de reconnaissance peut aussi constituer une explication. La folie, réelle ou apparente, est également présente, sans doute parce que le romancier y était particulièrement sensible, pour, étant encore très jeune, avoir vu interner sa tante et ayant lui-même souvent craint de « finir comme Nietzsche » p. 123).

Dans la troisième partie, les auteurs posent cette question : Maigret juge-t-il ? Son boulot n'est pas de juger, évidemment. N'empêche, il juge lorsqu'il décide de ne pas déférer à la justice des suspects dont il sait qu'ils ont commis les faits (4). Dernière question (à propos de laquelle les auteurs abordent le thème classique de l'accusé étranger à son propre procès), et non la moindre : la justice est-elle impossible ? Apparemment oui : « Les procès de Simenon, illustrent la différence de niveau, l'impossible rencontre, entre la recherche d'un aveu de signification et un accusé qui ne peut énoncer qu'un aveu factuel, sans arriver lui-même à aller plus loin dans l'exposé des raisons qui l'ont guidé » (p. 190). Fort bien, mais on fera tout de même observer que : — la justice pénale ne concerne pas que les meurtres ; — dans la réalité, pour de très nombreuses affaires, l'auteur des faits (qu'il s'agisse d'un meurtre ou non) sait très bien ce qui l'a poussé à agir et ne s'en cache pas (l'appât du gain, par exemple) ; — Simenon critique mais ne propose rien, sauf en ce qu'il sous-entend que le juge doit être humain et avoir de l'empathie pour le milieu dans lequel l'inculpé ou l'accusé se meut.

(3) Il faut absolument lire ce roman, frappant par sa vraisemblance. Il faut de grands efforts pour se convaincre que *Les inconnus dans la maison* et *Les témoins* sont du même auteur !

(4) On trouvera à cet endroit des rapprochements intéressants entre Maigret et son célèbre collègue suédois Wallander.

LECTURES

Concluons en nous demandant si la vision plutôt noire que Simenon donne de la justice correspond à la réalité. Vaste question ! Chacun y répondra selon son tempérament et sa formation (on n'évite pas les préjugés, dans quelque sens qu'ils soient) ainsi que selon son expérience du monde judiciaire. N'oublions pas non plus que la justice et ses praticiens ont évolué depuis l'époque à laquelle Simenon écrivait. Par exemple, le cliché du magistrat grand bourgeois avec étui à cigarettes en or a largement vécu. Cela dit, les auteurs écrivent fort justement que Simenon « n'évite pas la caricature mais beaucoup moins finalement que beaucoup d'écrivains ou de scénaristes » (p.199) (5). Allons plus loin : si, chez Simenon, nombre de magistrats et d'avocats sont antipathiques, peu compétents ou moyennement honnêtes (6), cela tient aussi au fait que, consciemment ou non, un romancier donne la préférence aux personnages ambigus, médiocres ou même carrément pendables, plutôt qu'aux saints. Comme l'a écrit le grand spécialiste de Balzac qu'était Félicien Marceau, « dans la vie et pour l'histoire de leur temps, les membres du Cénacle (7) sont cent fois plus intéressants que les Lousteau (8). Dans la *Comédie humaine*, ils le sont cent fois moins » (9) .

J.-P. Masson

(5) En effet. Le juriste qui regarde des séries télévisées françaises contemporaines comme *Femmes de loi* ou *Boulevard du Palais* tombe à la renverse.

(6) Simenon ne détient à cet égard aucun monopole (voy. notre essai *Le droit dans la littérature française*).

(7) Groupe particulièrement exemplaire de sept personnages, tous sérieux, honnêtes et travailleurs.

(8) Journaliste, odieux sur tous les plans.

(9) *Balzac et son monde*, p. 202.

LECTURES

Alfred Herman, *À toi rien qu'à toi ma chère Paulette, Pailly, Éditions du Madrier, 2017.*



Les histoires d'amour finissent mal... en général : ainsi chantait un groupe de rock français, dans les années 80.

Le dernier recueil en date d'Alfred Herman prouve qu'en réalité, il est de ces histoires qui ne finissent jamais.

Dans *À toi rien qu'à toi ma chère Paulette*, le poète a rassemblé l'intégralité des textes qui lui furent inspirés par cette passion amoureuse, née à l'adolescence et qui perdura sept décennies durant, depuis les déclarations enflammées de 1938 jusqu'aux textes de 2017, assombris par la disparition de l'être aimé.

« *Je veux perdre, rien que pour toi/La seule jambe qui me reste* », dit le poète ; ou encore : « *Je t'aime toujours et j'en tremble* ». Ainsi s'exprime-t-il, page après page, cartes sur table, et c'est bouleversant de simplicité, de franchise, et de noblesse.

Car la poésie d'Alfred Herman est aux antipodes des textes hermétiquement clos sur eux-mêmes qui, un temps, firent florès : ici, tout est dit simplement, précisément, directement. Évocations des temps de guerre (« *Souviens-toi des bombardements,/Lorsque soudain la cave tremble,/On fait tous deux, tout simplement/Un vœu secret : mourir ensemble* »), des jaloux (« *Ces gueulards crevant de jalousie* ») ; allusions aux colères du poète (« *On a fait de moi l'estropié/Qui boit son vin jusqu'à la lie* »), ainsi que l'aveu de ses doutes (« *Je sais, nos rêves sont obsolètes/Comme sont obsolètes mes vers* »), Alfred Herman partage tout, ne cache rien. Jusqu'à cette ultime déclaration d'amour : « *Je verse encore mes derniers pleurs/Pour t'insuffler vie éternelle* ».

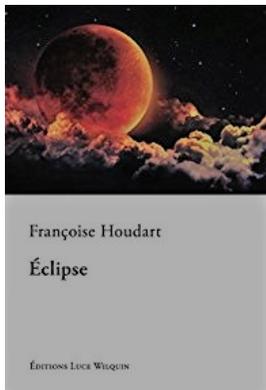
À mon tour de vous remercier, M. Herman, et de signaler à nos lecteurs que vous avez offert à l'AEB l'intégralité de vos recueils, visibles actuellement dans le hall d'entrée de la Maison des Écrivains.

Frédéric Vinclair



Photo: F.V.

Françoise Houdart, *Éclipse*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2017.



Ça commence comme un thriller.

Le ciel s'enflamme et une femme disparaît. Un couple entre dans la tourmente tandis que la lune vire au rouge. D'emblée le lecteur se retrouve attaché aux personnages, en particulier à Mado et Sacha, qu'on ne s'étonnerait pas de croiser dans la vraie vie.

On se dit alors, pour se rassurer, que l'auteur va s'arranger pour la retrouver au plus vite cette Mado... mais Mado reste introuvable.

Le mal-être s'accroît au fil des pages, se perd dans des fils de toiles d'araignées tendus page après page, l'étau se resserre, on partage l'incompréhension de Sacha qui tel un insecte prisonnier se débat et

se heurte à des parois de verre qui ne laissent rien transparaître.

La disparition de Mado a tout obscurci, a figé le cheminement du couple, l'a fracassé.

En toile de fond cette éclipse, révélatrice implacable et témoin d'une disparition, fortement symbolique, liée aux caprices lunaires, à un deuil d'enfantement.

On finit par regarder la lune de travers, cette lune rouge nous devient suspecte, coupable, emportés que nous sommes par une écriture haletante, soumise aux cycles naturels, témoins du temps inexorable qui s'écoule, confirmant les manques et fossoyeur du désir.

Passent aussi dans le livre des figures étranges, un observateur de la lune, un original, comme sorti tout droit de *L'Étoile Mystérieuse*, et puis des gens ordinaires, sympathiques voisins de palier fleurant bon l'amitié.

Il y a des bonheurs d'écriture, semés tout au long du livre comme poussières d'étoiles, de ceux qui enchantent, et ce poignant *Toiser leur image qui se fane dans le miroir* et ce terrible adjectif *avariée*, et puis ces si bellement nommés *carnets d'âme*...

Un roman ensorcelant, véritable incursion au coeur des secrets sanglants des femmes.

On songe parfois au *Petit Prince*, peut-être à cause du côté *conte astral* de ce roman magique.

Longtemps après lecture, au clair d'une lune redevenue blanche et paisible, l'émotion de *Éclipse* demeurera incandescente, et à jamais vivace en nos mémoires.

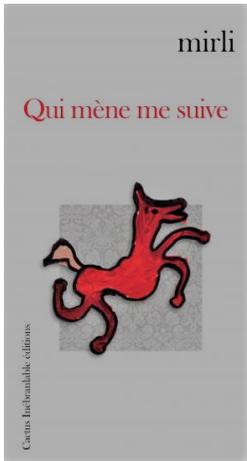
Anne-Michèle Hamesse

LECTURES

Éclipse est le roman de la femme, de la terrible et absolue déshérence qui dissocie lentement le corpus d'une vie commune ; le roman des cycles (lunaire et physiologique) qui abandonne un homme dans la totale ignorance de la loi du sang où se faufile le tissu même de la vie... L'observation cyclique d'une lune obscure est aussi rare (et redoutable) que celle de la femme qu'on identifie dans le plaisir ou dans la noce ! *Éclipse* est une petite mort de cinéma, de celles auxquelles on ne croit guère mais qui récrit le roman du vécu. *Éclipse* et le tiroir aux secrets, aux objets signifiants et tragiques à la fois : des vêtements d'enfant, une bouteille de champagne... Et le silence brutal qui suit « l'accident »... Autant d'indices qui prennent le masque du symbole. Et le dénombrement des pièces à charge qui font de l'homme le prédateur même de ses illusions. Que dire alors de la page ouverte qui laisse le lecteur en bord de route, confronté cette fois à ses propres écritures... Un roman terminal ou fondateur, c'est selon, mais d'une insigne beauté !

Michel Joiret

Mirli, Qui mène me suive, Amougies, Cactus inébranlable éditions, col. Petit Cactus, 2017.



Petit livre sympathique, écrit par Mirli. Nouvel arrivant dans l'équipe des joyeux lurons, chez Jean-Philippe — Cactus inébranlable — Querton. Dans la tradition des bons calembours et des phrases alambiquées, le jeune auteur semble tirer son épingle du jeu (de mots) avec une parfaite dextérité.

Un vent de fraîcheur dans la littérature, c'est toujours un moment à couper le souffle.

Ne loupez surtout pas les chapitres :

— Des façons de mourir fusillé.

— Epitaphe.

ou encore

— Des façons de gagner du temps.

Vous l'aurez compris, avec Mirli, on ne s'embête pas une seconde. Chaque phrase est un éveil de neurone. On rit d'abord, puis on se rend compte de la profondeur... Et là, on rit une deuxième fois, voire une troisième.

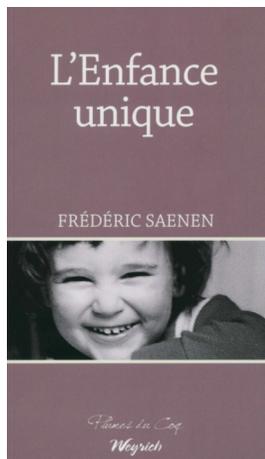
Un livre agréable, truffé de facéties. Un régal pour les yeux et l'esprit.

Ca fait du bien.

Longue vie à l'auteur.

Gaëtan Faucher

Frédéric Saenen, *L'enfance unique*, Neufchâteau, Éditions Weyrich, 2017.

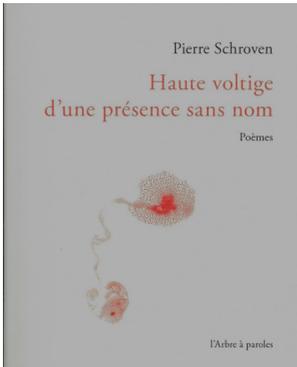


Voici que nous revient Frédéric Saenen, critique et romancier, auteur de deux romans remarquables, *La Danse de Pluton* et *Stay behind*, avec un drôle de livre, un récit d'une enfance wallonne, du côté de Grâce-Hollogne. Il y a quelques années, Saenen répondait à mes questions et confiait ceci « Une phrase toute simple, d'apparence banale même, et qui figure dans les premières pages de *Voyage au bout de la nuit* m'a marqué à vie : « Tout est permis en dedans ». Cet aphorisme, plutôt ce constat, dépasse à mon sens de loin la pure revendication égoïste ou individualiste. Il m'a persuadé que là se situait la zone d'où tirer le plus de matière première, dans le « dedans ». *L'Enfance unique* illustre à sa manière cette confession.

Le livre aurait pu s'intituler *La Langue première*, cette langue tapie, niée, « savamment barbare et salutairement ringarde » — le wallon, ce latin *hypervulgaire* dans lequel il vécut immergé chez ses grands-parents maternels avec sa mère Ginette. C'étaient les années 70, dans la banlieue ouvrière de Liège, univers mesquin et protecteur à la fois, où l'enfant naturel — Œdipe & charbonnages — se faisait montrer du doigt. Tantôt douloureux, tantôt burlesques, ces souvenirs sont le prétexte d'une réflexion sur le monde d'avant, ses pesanteurs et ses grâces, servie avec virtuosité par une langue (française) tour à tour triviale et précieuse. Avec la famille, absente et présente, le jeu est l'autre personnage de *L'Enfance unique*: le jeu comme simulacre d'évasion, pour s'extraire du spongieux marécage.

Christopher Gérard

Pierre Schroven, *Haute voltige d'une présence sans nom*, Amay, Éditions L'Arbre à paroles, 2017.



Toi, L'instant, États d'âmes d'un feu, Preuves de la vie même ou encore *Autour d'un corps vivant*: autant de jalons parmi d'autres de l'œuvre poétique de Pierre Schroven qui se ramifie au fil du temps, fouille ses possibles, se cherche et se trouve, et finit par affirmer peu à peu son identité propre de par la complexité même où elle se meut. À cette production déjà imposante, l'auteur vient d'ajouter un opus supplémentaire dont le titre constitue déjà en lui-même tout un programme : *Haute voltige d'une présence sans nom*.

C'est en effet de l'In-nommé, de l'In-nommable peut-être, voire

de l'Ineffable au sens dantesque du terme dont il est question dans ces textes courts mais souvent fulgurants qui ne refusent nullement le recours à l'apophtegme lorsqu'il s'agit de tenter de cerner au plus près ce mystère « sans nom » que constitue la vie par excellence : « L'effort d'une vie est de l'affirmer/de réunir en elle toutes les perfections du monde » (p. 17). Une vie résolument envisagée par Schroven sous l'angle héraclitéen du flux perpétuel car « ici/rien n'est figé ni définitif/tout se transforme tout se gagne » (p. 13).

D'où la tonalité angoissée et parfois même un brin pessimiste de l'auteur par rapport à une existence d'où toute certitude se voit évacuée au point qu'il en arrive à se demander même : « Et si la sensation que j'ai d'être vivant/n'était rien d'autre que l'expression d'un fantôme » (p. 35). Parfois, face au temps dont la marche ne peut être arrêtée ni même freinée, émerge un questionnement plus désabusé encore : « Je me demande si une fois terminée/ma vie aura au moins été un peu vécue » (p. 49).

Quoi qu'il en soit, la non-fixité du monde, l'impermanence du réel, la mue continuelle des divers éléments qui le constituent n'épargnent pas plus le Moi que les Autres, ces hommes que leur vacuité ontologique réduit à « emplir de mots les allées de leur être (...) alors que tout ne chante que leur abandon » (p. 46). L'univers ambiant n'est perçu ici que comme une illusion un peu cruelle, un drame quotidien dont le sens ultime nous échappe.

Face à ce doute, à cette dérélliction, à ce jeu trompeur des apparences, il y a cependant le « toi », diamant discret mais ô combien précieux, subtile étincelle d'être qui réconcilie avec ce monde où rien n'est appelé à durer : « Encadré de toi/le jour est toujours lumière » (p. 34). Le mot « amour »

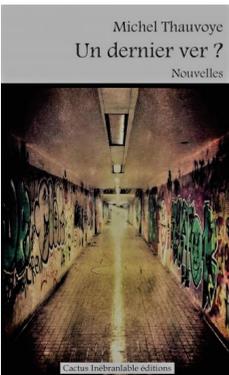
LECTURES

— incarnation ou simple avatar de la « présence sans nom » ? — se trouve dès lors susurré ça et là, suffisamment en tout cas pour que le poète puisse émettre une maxime en laquelle semble se résumer une sérénité retrouvée : « Parvenir au sage bonheur d'être en vie/sachant que nul ne peut vivre une autre vie que la sienne » (p. 29).

Recueil aux résonances philosophiques profondes, *Haute voltige d'une présence sans nom* réussit, au prix d'une réflexion à la fois subtile et dense, à approcher l'inapprochable, à apprivoiser le « toujours-mouvant » de nos vies, à tutoyer cette « présence sans nom » qui tisse l'identité secrète de notre être individuel et collectif. Tel n'est pas le moindre des mérites de ce livre dont la qualité tranche résolument avec celle de la production ambiante.

Louis Mathoux

Michel Thauvoye, *Un dernier ver ?*, Amougies, Cactus inébranlable éditions, 2016.



Un mélange subtil d'épouvante et de franche rigolade donne un ton particulier à ce recueil très pimenté de Michel Thauvoye .

L'éditeur, l'inénarrable Cactus Inébranlable n'a, comme d'habitude, eu peur de rien en publiant ces nouvelles qui frôlent parfois le sordide mais dans un rythme tellement rock and roll qu'il donne à peine le temps de s'en offusquer que déjà la page suivante fait rire de bon cœur.

C'est bien là ce qui plaît et divertit dans cette lecture réjouissante: un pur mélange de salacités et un soupçon d'humanisme.

On y croise des individus bizarres qui polluent la vie de Michaël le non-héros dont on se sent parfois complice.

À l'instar des romans noirs américains on ne s'encombre pas ici de faire de la littérature, le ton est direct, et, au diable les belles lettres, l'efficacité est de mise.

Les histoires s'entrechoquent façon auto-scooter, le lecteur est secoué, il en sort étourdi mais content et en redemande.

Il n'y a pas non plus que du léger, certains récits se veulent graves, ainsi ce « *On m'avait prévenu que je me trouvais sur leurs listes. Mais en ces temps troublés tout le monde se retrouvait d'une manière ou d'une autre sur une liste* » prend des accents kafkaïens avec son lot d'arrestations, dénonciations et autres tortures.

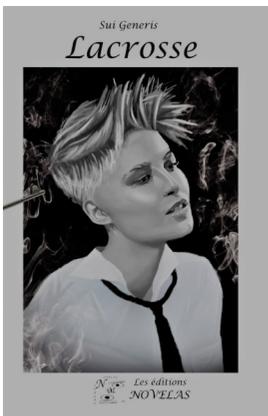
Une intéressante manie de l'auteur est d'écrire certaines phrases en majuscules comme s'il criait, comme un clin d'œil débridé à la BD, acoquiné aux caractères des romans graphiques.

LECTURES

Sous couvert de grosse farce et de cynisme outrancier, Michel Thauvoye aborde parfois des thèmes plus lourds (ainsi le difficile rapport père-fils) esquissés ici avec justesse, et comme si de rien n'était, mais qui donnent sens et finesse à ce recueil bien moins léger qu'il n'y paraît.

Anne-Michèle Hamesse

Stephan Van Puyvelde, *Lacrosse*, Bruxelles, Éditions Novelas, 2017.

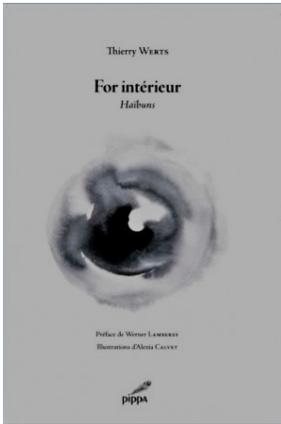


Une course poursuite, un héros de la police, des personnages qui disparaissent sans logique... Le tout pimenté par une série de portraits bien brossés sortie tout droit d'un jeu vidéo. Voilà les ingrédients que l'on retrouve dans le dernier opus de l'auteur. On ne s'ennuie pas une seconde, le suspens est présent à tout bout de page. Il nous transporte sans difficulté. *Lacrosse* de Stephan Van Puyvelde est sans doute l'une de ses meilleures histoires. Le florilège de rebondissements est digne d'un (excellent !) grand film d'action. On souhaiterait presque une adaptation cinématographique, tellement le tout est visuel.

Très bon livre, à mettre dans toutes les bonnes mains.

Gaëtan Faucer

Thierry Wertz, *For intérieur*, Paris, Éditions Pippa, 2016.



Le procureur est devenu poète, pour poursuivre en poésie les tâches nobles de la justice et de l'humanitaire.

L'auteur a, à ce titre, rempli nombre de missions en Afrique et ailleurs.

Le voici, ici, nous contant, nous faisant partager des histoires ordinaires, liées aux deux mondes précités :

Je m'apprivoise à l'odeur de la guerre

Le poète observe le monde avec tendresse, acuité et prégnance :

J'ai de plus en plus de mal à tenir

...

Des fantômes bleus

*Se hâtent le long des murs
Sans un mot de trop.*

...

J'observe le soir qui monte

...

La petite fille

Fait mine de me tuer

Avec ses petits doigts

(Le poète s'est-il souvenu de l'image terrible de *Shoah* – de Lanzmann – où un petit garçon est filmé, faisant le même geste à l'adresse des détenus des trains nazis tassés derrière des grillages sans air ?)

La page 31 relate un fait terrible, proche de ce que raconte le film «Noces».

Si la poésie aide à être sensibilisé – sans larmoiement facile ni pathos – à la rumeur du monde, diverse, palpable, si souvent cruelle, si souvent injuste, c'est aussi une belle mission !

Philippe Leuckx

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

- Le samedi 9 septembre 2017, au château de Baudemont (Ittre), **Isabelle Ballot** a donné un intermède poétique lors d'un récital du pianiste et compositeur Charles Loos.
- Le dimanche 16 juillet 2017, **Jean-Baptiste Baronian** a participé à la "Ballade littéraire en bateau", animée par Rony Demaeseneer, pour son essai *Baudelaire au pays des singes*.
- Du vendredi 16 au dimanche 18 juin 2017, **Bob Boutique** et **Alain Magerotte** ont participé au "Boulevard du Polar 2017" à l'Atelier Coppens (Bruxelles) avec un stand de la maison d'édition Chloé des Lys.
- Le 21 septembre 2017, **Éric Brucher** a été interviewé par Nicole Debarre (RTBF) à propos de son recueil de nouvelles *Le jour est aussi une colère blanche*.
- **Martine Cadière** a été admise en tant que membre de l'Académie des Lettres et Arts du Périgord. Présidée par Annie Delpérier, ses 40 sièges sont occupés par des auteurs, artistes et amoureux de la Dordogne (Parmi ceux-ci, on compte Claude Seignole, aujourd'hui centenaire, et qui entretient en leur temps des relations amicales avec d'anciens membres de l'A.E.B., tels Thomas Owen ou Georges Dopagne).
- Le 6 septembre 2017, l'AREAW a organisé une soirée littéraire au cours de laquelle fut présenté l'ouvrage de **Philippe Cantraine**, *Nous n'y sommes pas encore*. Lors de cette même soirée, **Martine Rouhart** a assuré la présentation de *Rupture en bord de rêve* de Michel Cornélis, tandis que **Michel Ducobu** présentait *Grand-père, est-ce que tu crois en Dieu ?* d'Yves Ferroul, dont nos lecteurs bénévoles ont pu lire la recension dans les pages du présent numéro.
- Le 7 octobre 2017, **Philippe De Riemaecker**, invité au Salon du Livre de Buzet-sur-Baïze (France), a mené le débat suivant la projection du film *Un sac de billes*, inspiré du roman éponyme de Joseph Joffo, en présence de ce dernier.
- **Guy Delhasse** a animé une rencontre avec **Armel Job** le 13 juin 2017 au centre culturel de Huy. Le jeudi 15 juin, dans le cadre d'une soirée autour du tourisme littéraire au pays de Liège, il a animé une rencontre avec Paul de Ré et **Anne-Marie Basic**.
- Le mercredi 20 septembre 2017, au cours-conférence du Collège Belgique organisé par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, **Renaud Denuit** a donné une leçon sur le thème : *L'Union européenne est-elle une démocratie ?*
- Le 19 septembre 2017, **Carine-Laure Desguin** a présenté ses textes poétiques au Blues-Shère Bar (Liège).
- Le samedi 6 mai 2017, **Gaëtan Faucer** a dédicacé ses ouvrages dans le cadre de la Foire du Livre de Charleroi. Sa pièce *L'héritage* a été jouée les 12 et 13 octobre 2017 à L'Harmonium, et du 17 au 21 octobre au théâtre La Clarencière (Bruxelles).

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

- Le roman de **Christophe Gérard** *Aux armes de Bruxelles* a été le sujet d'une chronique de **Marc Danval** dans son émission « La Troisième oreille » (RTBF/La première) le samedi 2 septembre 2017.
- *Marcel Ghigny* a participé au troisième Salon du Livre d'Ouffet les samedi 9 et dimanche 10 septembre 2017.
- Le 12 août 2017, *Jacques Goyens* a présenté son essai *Villes-carrefours de civilisation* à la librairie « Le livre voyageur » de Narbonne (France).
- **Anne-Michèle Hamesse** a dédié son recueil de nouvelles *Ma voisine a hulré toute la nuit* le dimanche 7 mai 2017 au Festival du Livre de Charleroi. Elle a présenté ce même recueil le mercredi 3 mai 2017 lors d'une rencontre menée par **Évelyne Wilwerth** à l'AREAW, ainsi que le mercredi 27 septembre aux « Roulades littéraires corsées » (Bruxelles), lors d'une rencontre animée par François-Xavier Van Caulaert.
- Le site www.sonalite.be, projet de l'ASBL L'Arbre de Diane (Bruxelles), propose des extraits de textes lus par leurs auteurs. La capsule n°163 du 15 avril 2017 permet d'écouter **Corine Hoex** lire un extrait de son roman *Tango*, tandis que **Pierre Warrant** se prête au jeu dans la capsule n°162 du 26 mars.
- Le 4 juillet 2017, **Pascale Hoyois** a participé à l'émission de la RTBF « En quête de sens » sur le thème : *Présence protestante, protestantisme et communication*. Sa pièce de théâtre *La pensée libérée* a été représentée le samedi 23 septembre par l'atelier théâtral « Les 3 coups ».
- **Armel Job** a dédié ses ouvrages le 13 mai 2017 à la librairie Club de Woluwé.
- Animé par **Marie-Clotilde Roose**, le Cercle de la Rotonde (Tournai) a accueilli **Martine Rouhart** et **Philippe Leuckx** lors de sa rentrée littéraire du 1er octobre 2017.
- **Françoise Lison-Leroy** a obtenu le Prix triennal de poésie 2017 de la Fédération Wallonie-Bruxelles.
- Le numéro du mois de mai 2017 de « Bruxelles culture » a consacré un article aux livres de **Silvana Minchella**. Le 10 septembre 2017, elle a participé à la première édition du festival « Lisons ensemble » à Braine-le-Comte.
- Le 17 juin 2017, à « L'Horloge du Sud » (Bruxelles), **Claude Moné** a lu et dédié son recueil de poèmes *À fleur de plume*.
- Le 20 juillet 2017, **Adolphe Nysenholc** a présenté sa pièce *Mère de guerre* à l'École internationale pour l'Étude et l'Enseignement de la Shoah (Jérusalem). La représentation a été suivie d'un débat.
- Le samedi 8 juillet 2017, dans « Le Soir », est paru l'entretien d'**Anne Richter** mené par Jean-

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Claude Vantroyen à propos de son ouvrage *Les écrivains fantastiques féminins et la métamorphose*.

- **Martine Rouhart** a été l'invitée du « Cercle de la Rotonde » le 1er octobre 2017 pour y présenter ses romans. Le 2 octobre, elle a participé à une « Journée rose » sur le cancer du sein au CHU de Mons, avec l'association « Agir et accueillir ». Le 15 octobre, elle a participé au salon « Le livre tout proche » (La Hulpe). Le 25 octobre, elle présente son sixième roman, *La solitude des étoiles*, à la librairie Candide (Bruxelles).

- Le texte d'opinion de **Giuseppe Santo Liquido** *Sauver des vies en Méditerranée, est-ce un délit humanitaire ?* est paru dans « La Libre Belgique » du 21 août 2017.

- **Daniel Salvatore Schiffer** a publié un entretien avec la philosophe Corine Pelluchon le 3 mai 2017 à la « une » du site d'information français « AgoraVox ». Le 4 mai, il a publié sur son blog du «Nouvel Obs» une opinion critique suite au débat présidentiel français. Cet article a été ensuite publié sur « AgoraVox » et sur le site de la RTBF. Le 6 juin, il a publié un entretien avec la philosophe Véronique Bergen sur son blog du « Nouvel Obs », et sur le site de l'hebdomadaire français « L'Express ». À l'occasion du décès de Simone Veil, il a publié une tribune lui rendant hommage sur le site de l'hebdomadaire bruxellois « Le Jeudi ». Dans une lettre collective publiée le 11 juillet 2017 sur la une du journal français « Libération », il s'est positionné contre l'organisation des Jeux Olympique 2024 à Paris. Il a rendu hommage au dissident chinois et prix Nobel de la Paix Liu Xiaobo sur le site du « Nouvel Obs », et à la une du « Jeudi ». Sur le site de « L'Express », le 20 juillet 2017, il a rendu hommage à l'historien Max Gallo. Le 22 août, il a publié un entretien avec Jean-Baptiste Baronian à propos de son *Baudelaire au pays des singes* sur le site « AgoraVox » et dans les hebdomadaires « Le Jeudi » et « Le Monde ». Enfin, son appel à la libération de Loup Bureau, emprisonné en Turquie, a recueilli une quarantaine de signatures prestigieuses, issues des mondes culturels et politiques tant belges que français, et a été relayé par les principaux médias nationaux (« Libération », « Médiapart », « AgoraVox », « RTBF », « Le Soir », « La libre Belgique », « Le Jeudi », « Le Monde », « Tageblatt », « Le Journal du Dimanche », « L'Express »).

- **Jean-Loup Seban** a reçu le Prix Charles Le Quintrec 2017 de la Société des Auteurs et Poètes de la Francophonie pour *L'Épopée Impériale* (huit sonnets réguliers) qui vient de paraître dans le cadre de *L'Épopiade et l'Apolloniade*, recueil de sonnets classiques.

- Le 14 octobre 2017, **Pascale Toussaint** et **Jacques Richard** ont inauguré les "Rendez-vous de la Luzerne", rencontres littéraires et musicales à la Maison Louis Scutenaire (Bruxelles).

- Le 18 juin 2017, **Michel Torrekens** a participé à l'apéro littéraire de la bibliothèque de Berchem-Sainte-Agathe. Il a été interrogé par Myriam Tahon à propos de son ouvrage *Papas !*, dont des extraits ont été lus par Astrid Bury.

AGENDA

- **Jean van der Hoeden** a prononcé une conférence à propos de Jean Racine le 7 juin 2017 à l'EPHEC (Bruxelles).
- **Joëlle Van Hee** a présenté son roman *Mémoire en eaux troubles* à la librairie Candide (Bruxelles) le 4 octobre 2017.
- Le 22 septembre 2017, au théâtre de La Clarencière (Bruxelles), **Évelyne Wilwerth** a participé à une ballade littéraire, organisée par **Guy Delhasse**, et à laquelle a participé Bernard Lefrancq, metteur en scène du spectacle *Les Théâtrines d'Évelyne*.

AGENDA

Soirées des Lettres:

Mercredi 18 octobre 2017, 18h.

Robert Van Loo, *Antimanuel de mathématique*.

(Présentation de Carino Bucciarelli)

Pierre Warrant, *Confidences de l'eau*

(Présentation de Philippe Leuckx)

Armel Job, *En son absence*.

(Présentation de Renaud Denuit)

Mercredi 29 novembre 2017, 18h

Lorenzo Cecchi, *Contes espagnols*.

(Présentation de Carino Bucciarelli)

Philippe De Riemaecker, *Tant de silence*.

(Présentation de Pascale Fontaine)

Anne Richter, *Les écrivains fantastiques féminins et la métamorphose*.

(Présentation de Jean-Pol Masson)

Les entretiens du Non-Dit (animés par Michel Joiret):

Mercredi 11 octobre 2017 à 18h: **Joseph Bodson**.

Mercredi 13 décembre 2017 à 18h: **Jacques De Decker**.

L'Apéritif des Poètes (animé par Claude Miseur):

Samedi 14 octobre 2017 à 15h: les éditions **Tétrás Lyre**, avec Marc Imberechts et Primaëlle Vertenœil.



**Le Centre Wallonie-Bruxelles
à Paris défend nos auteurs
belges.**

Programme: www.cwb.fr

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 23 | OCTOBRE 2017



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.